



Pierre Reach :
« Lorsque l'on a la chance de rencontrer de très grands maîtres, on n'a qu'un désir : transmettre ce qu'on nous a donné. »
P. 11



La route culturelle du Nord-Anatolien
KÜRE - BOZKURT - AYANCIK - BOYABAT

Aujourd'hui la Turquie a onze ans



Le 30 mai dernier, le journal *Aujourd'hui la Turquie* (ALT) célébrait son 11^{ème} anniversaire. Hüseyin Latif, directeur de la publication et écrivain, a également profité de cette occasion pour lancer son dix-huitième livre, *Yazarın Defteri*. Bon nombre d'acteurs politiques et culturels étaient présents pour rendre hommage à cette vitrine de la francophonie qui renforce la mise en réseau économique et culturelle.

> P. 12

Aujourd'hui la Turquie



M 4388 436 F 6 50 € 10
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

12 TL - 6,50 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 136, Juillet 2016



Dr. Hüseyin Latif

Directeur de la publication

Aujourd'hui la Turquie dit encore une fois « Non » aux actes des politiciens qui veulent prendre l'Histoire à la légère. Laissons l'Histoire aux historiens !¹

De 1795 à 2016...

Nous avons commencé les travaux pour le lancement d'*Aujourd'hui la Turquie* (ALT), en janvier 2005 à Moda, avec une vue sur Sainte Sophie — un lieu saint et historique pour les deux civilisations chrétienne et musulmane, le centre du monde. Notre objectif était de publier un journal dans la langue et selon la philosophie de Montesquieu, Voltaire, Rousseau et Hugo, mais aussi avec tous nos respects à Goethe, Brecht, Kant et aussi Shakespeare, Dickens et Twist — sans oublier Khayyam ! Le premier numéro est sorti le 1^{er} avril 2005. Aujourd'hui, au 1^{er} juillet 2016, vous avez sa 136^{ème} édition entre les mains.

Aujourd'hui la Turquie, le dernier des journaux publiés en langue française² depuis 1795 en Turquie, a pour objectif de développer les relations turco-françaises, qui subsistent depuis la coopération entre Soliman le Magnifique et François 1^{er} en 1535, et ce sur une base d'équité et d'égalité. Nous souhaitons en outre que dans ce monde globalisé, ces deux pays se positionnent au meilleur niveau possible.

La Turquie est le sixième pays client de la France en dehors de l'Union européenne et de la Suisse, et le 10^{ème} client dans le monde. La France est un investisseur significatif en Turquie, Renault y est la deuxième entreprise du pays, tandis que AXA y est le premier assureur. Le volume des échanges entre l'Allemagne et la Turquie a atteint la somme de 34,8 milliards d'euros en 2015. Alors que le montant des exportations turques vers l'Allemagne s'élève à 13,4 milliards d'euros, les importations allemandes au sein du territoire anatolien atteignent 21,4 milliards d'euros.

(lire la suite page 5)



Charles Fries : « J'ai la chance d'être en Turquie à l'heure où ce pays est au cœur de multiples enjeux très importants pour la France et pour l'Europe »

Il est 16h lorsque nous arrivons à l'emblématique Palais de France d'Istanbul. Malgré son agenda chargé, l'ambassadeur de France en Turquie, Charles Fries, a pris le temps de répondre aux questions de l'unique journal francophone du pays. Sous son allure posée, il réajuste ses lunettes, puis nous parle des liens politiques, économiques et culturels entre la France et la Turquie. Le diplomate se dit ambitieux quand il est question des relations franco-turques.

Cela fait presque un an que vous êtes en Turquie, connaissez-vous déjà ce pays ?

En tant que diplomate, j'ai eu très souvent l'occasion de travailler sur les relations entre la France et la Turquie. Lorsque j'étais conseiller pour les affaires européennes du Président de la République Jacques Chirac entre 2002 et 2006, j'ai préparé et assisté à toutes les rencontres entre le Chef de l'Etat français et le Premier ministre de l'époque, M. Erdoğan. C'était une période passionnante puisqu'il s'agissait de lancer les négociations d'adhésion de la Turquie à l'Union européenne. Je garde aussi un fort souvenir, lorsque j'étais conseiller diplomatique du Premier ministre François Fillon, de la Saison de la Turquie en France en 2009/2010, belle occasion pour le public français de voir combien la relation entre nos deux pays est riche et ancienne. J'ai la chance d'être aujourd'hui le 86^{ème} ambassadeur de France en Turquie et d'avoir pris

mes fonctions à un moment particulièrement intéressant, où la Turquie fait régulièrement la Une de l'actualité internationale et est au cœur de multiples enjeux très importants pour la France et pour l'Europe.

Pouvez-vous nous faire un point concernant les relations franco-turques (politiques et culturelles ?)

Ces relations sont aujourd'hui très bonnes, notamment depuis la visite d'Etat en Turquie du Président de la République, M. François Hollande, en janvier 2014. La Turquie est plus que jamais pour la France un partenaire incontournable car elle se situe au carrefour de plusieurs défis : le combat contre Daech, le conflit syrien et la crise des migrants. Nos positions sont proches sur de nombreux sujets. Le partenariat stratégique, dont le Président de la République a posé les bases lors de son déplacement officiel, forme le cadre de notre relation et de nos échanges.

(lire la suite page 3)



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

La protection des lanceurs d'alerte : un enjeu démocratique

De nombreux scandales financiers ou encore sanitaires n'auraient sans doute pas vu le jour sans certaines fuites permises par des salariés lanceurs d'alerte, souvent au péril de leur carrière.

(lire la suite page 4)



Bonne route Fabienne

(lire la suite page 9)

Retour sur...

Les conséquences de la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union européenne, P. 2

Le Quai d'Orsay vend ses meubles, mais à quel prix ?, P. 6

Zeynep Aygen, productrice du patrimoine local, P. 8

Et le jazz arrive en ville...



Le 23^{ème} Festival du Jazz d'Istanbul, p. 10

Les conséquences de la sortie de la Grande-Bretagne de l'Union européenne

C'était le 23 juin dernier. Contre toute attente, au terme d'une campagne marquée par l'agitation, le camp du Out l'a emporté avec 51,9% des voix après que des millions de Britanniques se soient rendus aux urnes dans le cadre du referendum sur le maintien, ou la sortie, du Royaume-Uni de l'Union européenne. Aujourd'hui la Turquie vous propose une analyse de cet événement qui entraînera un profond débat idéologique.

Quelles conséquences directes ?

La conséquence la plus immédiate a été la chute rocambolesque de la livre britannique de près de 6% face à l'euro car les marchés financiers ne s'attendaient pas à ce résultat. Au lendemain du vote, plusieurs grandes entreprises européennes et britanniques perdaient de la valeur en bourse en raison de la volatilité importante de ces derniers.

Le Premier ministre britannique, David Cameron, a notamment déclaré dans les heures suivant les premiers résultats qu'il démissionnerait de son poste de chef d'Etat d'ici l'automne prochain. L'autre conséquence est l'ouverture de négociations avec Bruxelles pour définir les modalités de sortie du Royaume-Uni qui, en vertu de l'article 50 du traité de Lisbonne, a deux ans pour sortir de l'Union européenne.

Une onde de choc pour les sphères médiatiques, économiques, politiques : le débat populaire est ouvert. Officiellement, les dirigeants européens se positionnent pour « tenter de relancer l'Union européenne ».

De grands changements en perspective

Evidemment, le premier élément qui changera suite à la victoire du *Leave* est la libre-circulation des biens et des personnes entre la péninsule britannique et le Vieux continent. Les citoyens britanniques devront désormais obtenir un visa avant de pouvoir circuler en Europe, dans l'espace Schengen.

De fait, la dévalorisation de la livre sterling par rapport à l'euro entraînera une baisse conséquente du pouvoir d'achat des ressortissants britanniques en visite sur le sol européen. Pour les expatriés, dont les nombreux retraités qui se sont installés en Europe, notamment dans le Sud de la France, leur pension de retraite britannique leur offrira peu de possibilités de consommation en France, ou ailleurs, en raison du taux de conversion euro-livre.

D'autres référendums à venir ?

L'unité du Royaume-Uni qui est mise à mal.

La division est nette : l'Angleterre et le Pays de Galles ont voté pour le *Brexit* tandis que l'Irlande du Nord et les Ecosseis se sont massivement prononcés en faveur du maintien dans l'UE. Pas plus loin qu'en 2014, un referendum d'indépendance avait déjà été organisé en Ecosse, donnant une courte victoire aux partisans du Royaume-Uni. Il semblerait pourtant que le *Brexit* soit un nouvel argument pour la sortie écossaise de l'union britannique. Par ailleurs, certains politiques nord-irlandais ont fait savoir qu'ils envisageaient une « Irlande unie » à défaut d'un « Royaume-Uni ».

La principale préoccupation des chefs d'Etat membres de l'Union européenne actuellement est celle d'un effet domino, qui entraînerait d'autres pays dans le sillage du Royaume-Uni. Certaines formations d'extrême-droite - française et hollandaise notamment - ont d'ores et déjà appelé à des référendums pour une sortie de l'UE de leur pays respectif.

Heureusement, les extrême-droites n'ont pas le monopole du débat sur la sortie de l'UE. En Espagne, le jeune parti Podemos Unidos (« Ensemble, nous pouvons ») est en passe de remporter la majorité aux législatives. Il pourrait catalyser une force politique puissante en Europe du Sud, soutenu par les gauches de la Grèce et de l'Italie, en faveur d'un renouveau social. La tradition démocratique européenne pourrait être profondément bouleversée.

Qui de Paris ou de Francfort pour accueillir une nouvelle « City » ?

Ce n'est plus un secret, le cœur financier de l'Europe bat à Londres. Même si la monnaie locale est la livre Sterling, la City fait la pluie et le beau temps pour les transactions financières en euro. Toutes les grandes banques du continent, y compris les banques françaises, y ont délocalisé leurs services et des milliers de Français y

sont à l'œuvre, dont le patron de la bourse. Mais maintenant que Londres ne fait plus partie de l'UE, elle sera obligée de renégocier des accords financiers avec tous les autres pays européens et devra redéfinir son cadre réglementaire. Economistes et autres investisseurs pourraient alors être alléchés par l'idée de faire fructifier leur portefeuille outre-Manche. S'arrêteraient-ils à Paris ou iraient-ils à Francfort ? Les deux places boursières seront les principales bénéficiaires du *Brexit*.

Francfort semble mieux placée pour attirer les investisseurs qui quitteraient la City. Principale raison : le rapprochement entre la Bourse allemande et celle de Londres. Depuis mars 2016, ces deux places financières envisagent en effet de fusionner, ce qui simplifierait les mouvements de capitaux de l'une à l'autre, souligne *Le Monde*. De plus, Francfort abrite la Banque centrale européenne, ce qui fait un autre argument en sa faveur.

Mais la capitale française n'est pas à court d'arguments. Paris bénéficierait d'un capital humain plus important, avec des grandes figures de l'économie européenne. Géographiquement, sa position stratégique fait de Paris une destination de choix pour les établissements financiers tentés de délocaliser une partie de leurs activités. Par exemple, HSBC - l'une des principales banques londoniennes - a déjà annoncé que, si la Grande-Bretagne quittait l'Union européenne, elle choisirait de relocaliser plus de 1000 emplois en France. La bourse de Paris profiterait pleinement d'un tel mouvement.

Cette joute entre Francfort et Paris pour récupérer une partie des affaires qui se font à la City n'est pas qu'une question de prestige. Il y a aussi d'énormes retombées fiscales potentielles. Pour donner une idée, en 2014, les sociétés financières ont payé 65,6 milliards de livres d'impôts à la

City. De quoi changer les règles du jeu...

Une presse turque aussi spectatrice qu'engagée

Comme l'ensemble du monde, la presse turque a elle aussi été au fait de l'actualité britannico-européenne. Au lendemain du referendum, de nombreux quotidiens turcs rapportaient les informations relatives au *Brexit* : les résultats, les réactions européennes ainsi que les déclarations du président turc et de son Premier ministre. Le *Brexit* intéresse, et ce sujet a une résonance singulière en Turquie. Alors que le Royaume-Uni est un soutien traditionnel de l'adhésion turque à l'Union, le Premier ministre britannique David Cameron déclarait le 22 mai dernier « qu'il ne faudra pas attendre l'an 3000 » pour qu'elle se réalise. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre les articles ayant été publiés en Turquie.

Si le quotidien de centre gauche *Cumhuriyet* évoquait un « tsunami *Brexit* » qui va « chambouler le monde », Emin Çölaşan du journal kémaliste *Sözcü* a préféré critiquer les déclarations du pouvoir en place, qui n'essayerait pas de comprendre pourquoi les membres de l'Union européenne ne veulent pas de la Turquie. Les journalistes de *Milliyet* se sont demandés si ces développements allaient affecter la Turquie, tandis que les ultra-conservateurs de *Yeni Akit* ont estimé qu'en cas de referendum, les Turcs pencheraient pour l'arrêt du processus d'adhésion, ne manquant pas de déclarer que « l'Angleterre s'est enfin débarrassée de l'UE ».

Ce tour d'horizon est intéressant à double titre. En plus de démontrer l'intérêt accru des médias et des citoyens pour les enjeux européens, il rappelle la particularité du cas turc, entre inquiétude sur les possibles conséquences dans le monde et parti pris sur son propre rapport à l'Union.

* Manon Chauvet, Guillaume Asmanoff, Kiyomet Altan

« Être » de gauche ?

Sans vouloir entrer dans le détail des raisons de l'impopularité du Président, du gouvernement, ou du PS, on peut constater que les formes que prennent les modalités de la remise en cause de sa légitimité mettent en lumière une des particularités de « l'identité de gauche » : celle-ci plus que tout autre ne se satisfait pas d'être revendiquée, mais doit être octroyée en permanence par la base, ce qui permet une sorte de contrôle permanent.

Ainsi, aux dirigeants issus de ses rangs, la gauche politique fait souvent la critique de ne pas être assez de gauche, voire d'être des « crypto-droitistes », comme se fût le cas de F. Hollande, M. Valls, ou auparavant F. Mitterrand. Ce mode de contestation est bien plus rarement employé par les sympathisants des partis de droite : à un N. Sarkozy ou à un J. Chirac, leurs [anciens] électeurs reprocheront d'être malhonnête ou incompetent, mais rarement de n'être pas de droite. Tout se passe comme si les institutions politiques de la République, qui réclament

l'élection de dirigeants dotés de pouvoir personnel, donc la distinction de certains individus, étaient si éloignées des valeurs fondamentales d'égalité de la gauche, que celle-ci, dans un processus d'autocensure, recherchait chez ses « élus » une qualité supplémentaire de l'essence. Non content de devoir être honnêtes et compétents, ils doivent aussi posséder comme naturellement une identité de gauche qui puissent les prémunir contre la corruption d'un mandat personnel, sorte d'attribut naturel d'un être à la mentalité de droite.

Dès lors que le problème de l'appartenance à la gauche devient une donnée politique à part entière, dont la mise en question est susceptible d'entraîner la non réélection d'un élu malgré l'éventuelle conformité de son programme ou de son bilan aux attentes des électeurs de gauche, la question de ce qui fonde l'identité de gauche mériterait de faire l'objet d'une définition plus claire, voire d'une réflexion menée collectivement : on cherchera donc

à interroger l'appartenance à la gauche non sur le mode de l'adhésion à une pensée mais du point de vue de l'essence : existe-t-il des êtres de gauche ?

Selon une conception répandue, l'identité de gauche ne saurait être fondée que sur des critères objectifs comme le capital économique ou la position sociale. Cette question se complique encore selon que l'on affirme qu'il suffit d'être né dans une famille des classes populaires (afin de pouvoir comprendre les attentes, les difficultés et les aspirations du peuple), ou bien qu'ils faillent mener actuellement le même mode qu'un ouvrier, qu'un employé (pour s'assurer de la convergence des intérêts entre électeurs et élus) : ce critère extrêmement restrictif est structurellement très difficile à remplir pour des élus dont la position même les isole de ce groupe de référence. De plus, une conception de la gauche comme nécessairement viscérale et vécue peut parfois se signaler par un certain anti-intellectualisme : à quoi bon, en effet

élaborer et réfléchir à une doctrine quand être de gauche c'est d'abord partager la vie du peuple, posséder une conscience organique de sa condition. Sudhir Hazareesingh, historien des idées à Oxford, voit dans le philosophe Michel Onfray une sorte de dérive de cette posture : en se revendiquant comme issu du peuple et en affirmant trouver là la garantie d'une pensée authentiquement de gauche, il aboutit à un raisonnement tautologique où tout ce qu'il dit est par nature de gauche dès lors qu'il le dit, quand bien même sa pensée est parfois jugée comme profondément réactionnaire.

Une définition de l'identité de gauche ne peut que difficilement se passer d'une analyse sur le plan des idées et des objectifs (à plus ou moins long terme) proclamés par les dirigeants. Appliquer une telle grille de lecture permettrait de recentrer le débat de manière moins personnelle et de reconstruire une gauche de la raison.

* Jaufré Beziade-Queille

La baisse de la cote de popularité de François Hollande au cours de son quinquennat s'est accompagnée d'une remise en question de plus en plus radicale de son statut « d'homme de gauche » : dans les slogans des manifestations contre la loi Travail, dans les discussions publiques ou dans les débats en terrasse, on vilipende la trahison du gouvernement, ou on moque les amis de « la droite tendance Parti Socialiste ».

Charles Fries : « 86^{ème} ambassadeur de France en Turquie... »

(Suite de la page 1)

Notre dialogue est d'abord dominé par les enjeux sécuritaires. A la fin de l'année dernière, la Turquie et la France ont toutes deux subi, à quelques semaines d'intervalle, les attentats les plus meurtriers de leur histoire. Après ces événements tragiques, nos deux pays ont manifesté leur totale solidarité et leur volonté commune de renforcer leur coopération pour faire face ensemble à la menace terroriste. Le ministre de l'Intérieur, M. Bernard Cazeneuve, s'est rendu à deux reprises en Turquie, en septembre 2014 et en février 2016. Nos services de police et de renseignement travaillent conjointement pour empêcher que des combattants français puissent rejoindre les rangs de Daech en Syrie ou, à leur retour, commettre des actes terroristes.

La Turquie est par ailleurs un partenaire essentiel pour trouver une solution aux crises régionales, en particulier en Syrie. Aux côtés de la Turquie, nous sommes mobilisés pour rechercher une solution politique à la crise syrienne et nous mettons tout en œuvre pour faire cesser cette tragédie. De même, la Turquie joue un rôle déterminant pour endiguer les flux migratoires vers la Grèce : c'est là, on le sait, le sujet majeur des discussions entre l'Union européenne et la Turquie depuis plusieurs mois.

La France est, elle aussi, un partenaire important pour la Turquie. L'ancien Président Gül rappelait ainsi, lors de la visite d'Etat du Président Hollande, que « la France a toujours été la fenêtre de la Turquie vers l'Occident ». Les entreprises françaises prennent par exemple toute leur part au développement économique de ce pays, avec environ 500 filiales représentant plus de 100.000 emplois.

Notre pays joue traditionnellement un rôle important pour former les futures élites turques, à travers notamment nos deux lycées français et les établissements francophones (Galatasaray, les « Saints » et les lycées Tefik Fikret) qui constituent un pilier essentiel de l'influence française dans ce pays. Ces formations, de grande qualité, constituent un accès privilégié à un cursus universitaire en France. Je souhaite plus largement renforcer la mobilité des étudiants turcs vers la France (ils sont actuellement 3400 par an), notamment en développant les programmes d'échange et les partenariats entre les universités.

Concernant les relations économiques, comment évoluent les investissements français en Turquie ? Les instabilités liées à la guerre en Syrie et la menace terroriste ont-elles un impact sur l'évolution des relations particulièrement économiques entre les deux pays ?

L'objectif fixé par nos deux Chefs d'Etat en 2014 était de porter nos échanges commerciaux de 12 à 20 milliards d'euros. Nous allons dans cette direction puisqu'en 2015, nous avons déjà atteint 14 milliards d'euros. La France est le 6^{ème} fournisseur de la Turquie et son 6^{ème} investisseur étranger ; il existe cependant un potentiel considérable pour développer encore davantage nos échanges quand on voit les ambitions de ce pays, aujourd'hui 17^{ème} puissance économique dans le monde et qui vise le 10^{ème} rang en 2023, année du centenaire de la création de la République de Turquie.

Nous faisons déjà beaucoup ensemble mais nous pourrions faire encore plus : je pense aux secteurs de la ville durable, de l'énergie (nucléaire comme renouvelable), des transports (urbains et ferroviaires), de la santé, de l'agro-industrie. C'est là un beau défi que d'accompagner les transformations de ce pays, à la fois terre de croissance pour nos entreprises et plate-forme de développement régional. Nous avons ainsi organisé le 17 juin à Paris, avec l'agence Business France, une conférence dédiée aux opportunités que la Turquie offre aux entreprises françaises, en particulier dans les secteurs des infrastructures, de l'énergie et de l'immobilier.

Malgré le contexte géopolitique et sécuritaire actuel, des entreprises françaises, notamment des PME, continuent de s'installer en Turquie. Pour que cette tendance puisse se poursuivre, les investisseurs européens ont besoin de stabilité fiscale, de règles de droit claires et non rétroactives ainsi que de moins d'entraves réglementaires aux importations. En ce sens, la modernisation de l'Union douanière est une perspective prometteuse qui doit permettre l'adoption en Turquie de réformes convergentes avec la législation européenne et dont bénéficieront les entreprises qui veulent faire des affaires en Turquie.

Quant au tourisme français, il a récemment connu une baisse liée aux attentats mais nous restons proches du million de visiteurs annuels. La rubrique « Conseils aux voyageurs » du site du Ministère des Affaires étrangères vise à informer les Français qui souhaitent se rendre en Turquie des consignes de sécurité à respecter pour pouvoir voyager sereinement.

Selon vous, où en sont les relations Turquie-UE compte tenu de récentes évolutions notamment la question des migrants ?

La Turquie est un pays candidat et un partenaire stratégique de l'Union européenne. Les relations entre l'Union européenne et la Turquie se sont encore renforcées avec la crise des migrants. Il est légitime que la Turquie, qui accueille le plus grand nombre de réfugiés dans le monde, demande à mieux en partager le fardeau. C'est pourquoi l'UE soutient les efforts faits par la Turquie pour aider les réfugiés et leur offrir des conditions de vie dignes, pour mieux contrôler ses frontières, pour démanteler enfin les réseaux de passeurs et de trafiquants.

S'agissant du processus de négociations d'adhésion, je sais que dix ans après son lancement, il suscite ici beaucoup d'interrogations et de frustration. En même temps, il est essentiel que ce processus puisse se poursuivre car il reste le meilleur moyen d'arrimer la Turquie à l'Europe et de l'inciter à faire davantage de réformes allant dans le sens de la modernisation et de la démocratisation. Les questions relatives à l'Etat de droit, aux libertés et à la justice sont et devront rester centrales dans la relation entre l'UE et la Turquie.

La Turquie fait partie de la coalition occidentale qui soutient les opposants à Bachar el-Assad. Elle a accueilli plus de 2 millions de migrants Syriens, trouvez-vous normal qu'elle supporte seule la charge d'autant de migrants ? Comment ses alliés occidentaux doivent l'aider à ce sujet ?

La Turquie fournit un effort considérable en accueillant près de 3 millions de réfugiés, dont 2,7 millions de réfugiés syriens. L'UE a décidé de prendre sa part de ce fardeau, en étant prête à mobiliser jusqu'à 6 milliards d'Euros en faveur des réfugiés d'ici la fin 2018. L'objectif de la Commission est que des contrats à hauteur d'un milliard d'Euros aient été signés d'ici cet été.

En parallèle, l'UE s'est engagée à réinstaller des réfugiés syriens pour mettre fin à la traversée si dangereuse de la mer Egée et à casser le modèle économique des passeurs. Grâce à cet accord conclu en mars dernier, il n'y a pas eu de décès en mer Egée au mois de mai, les flux de migrants se sont nettement réduits et les opérations de réinstallation de réfugiés syriens de la Turquie vers l'Europe ont pu démarrer avec succès.

Depuis plusieurs années, nous assistons à une escalade de la menace terroriste et des guerres dans la région du Moyen-Orient, que pensez-vous de l'évolution de la situation dans la région ? Notamment de la guerre en Syrie et de la crise en Libye.

La position de la France sur le dossier syrien rejoint largement celle de la Turquie : l'appel au départ de Bachar el-Assad car il est le premier responsable de la tragédie qu'il a imposée à son peuple depuis plus de cinq ans ; le soutien à l'opposition démocratique syrienne ; la recherche d'une solution politique qui respecte l'unité territoriale de la Syrie et les préoccupations sécuritaires de la Turquie.



S'agissant de la Libye, la France soutient pleinement le processus de dialogue entre Libyens facilité par les Nations Unies, seule voie susceptible de mettre fin à la crise dans ce pays et d'avoir un gouvernement d'union nationale dont la priorité doit être de combattre efficacement Daech et tous les groupes terroristes.

Si vous devez prendre 3 jours de congés où irez-vous les passer en Turquie ? Quel est votre plat préféré ?

J'aime la Cappadoce pour ses paysages à couper le souffle ou les îles aux Princes, notamment Büyükada, à cause de l'atmosphère hors du temps qui y règne.

Dans la cuisine turque, j'apprécie toujours un bon *levrek* grillé et, quand je n'ai pas beaucoup de temps, un *kaşarlı pide*...

Et enfin ce que vous plaît le plus dans ce pays ?

C'est une chance d'être en Turquie car on voit bien que ce pays, au-delà de son histoire, de sa culture et de son patrimoine fabuleux, est au centre de toutes les grandes problématiques qui secouent la région. Pour un diplomate, c'est la garantie d'un travail au rythme souvent intense et toujours passionnant.

* Hossein Latif, Mireille Sadège, Dorian Alinaghi, Yasmine Mehdi, Photos : Aramis Kalay

Tous pour un.

Nous parlons la même langue que vous dans 17 pays sur quatre continents. Nous œuvrons passionnément pour vous procurer le meilleur service dans 70 aéroports à travers le monde.

Tepe Akfen
TAV
tavairports.com



Nami Başer

Il est vrai que si l'on pense à la date où Freud a fondé la société internationale de la psychanalyse en 1907, la Turquie a un siècle de retard. En effet, c'est en 2001 que le premier cénacle psychanalytique a pu démarrer grâce à Talat Parman. Ayant fait ses études en France, il était plus proche de la psychanalyse lacanienne que des écoles américaines de la psychanalyse, même si son école dépendait de l'IPA, l'Association Internationale de Psychanalyse fondée ou plutôt refondée à New-York par la fille de Freud, Anna. Lacan était tellement opposé à ses idées qu'elle l'avait chassé de son école. Résultat : il avait fondé sa propre association baptisée Ecole freudienne de Paris. Sur plusieurs points, elle refusait les idées américaines mais en tant que fondation psychanalytique étrangère, elle était obligée par l'IPA de dépendre juridiquement de celle-ci, tout comme l'association Psike fondée en 2003 et issue de l'Ecole freudienne de Paris. Et il se trouve que pendant que ces associations travaillent à une vitesse remarquable pour rattraper le retard de la Turquie en organisant sans cesse des

La psychanalyse : un retard que la Turquie tente de compenser

colloques, des invitations, des séances de cinéma avec des débats, nous assistons depuis septembre dernier à l'apparition d'une nouvelle école de psychanalyse, cette fois-ci complètement délivrée du joug de l'IPA. Nous devons cet effort à deux psychanalystes turcs courageux qui n'ont pas reculé devant les difficultés diverses qu'ils ont dû affronter pendant la création de cette école, Özgür Ögütçen et Ceren Korulsan.



Sans la participation et le soutien de Zehra Eryörük qui venait de Bruxelles, tout cela n'aurait pas été possible. Elle fait elle-même partie de l'école "Champ lacanien" qui doit son existence

à Luis Izcovich, surtout en Turquie.

On sait que Freud aussi bien que Lacan, donnaient beaucoup d'importance à la littérature. Freud était épris des classiques et citait surtout Goethe, Flaubert, Shakespeare, Heine etc. Quant à Lacan, féru des surréalistes, il avait mon seullement rencontré Joyce lui-même mais en plus écouté tout jeune Valéry Larbaud lisant à haute voix les romans de Joyce à Paris à la librairie Shakespeare and Co. Cette expérience l'avait marqué à

si bien que lors du cinquième symposium international sur Joyce à Paris en 1975, il avait participé avec un texte intitulé "Joyce le symptôme". Dans la même année, il élaborait un séminaire sur l'auteur. Il percevait un écho de son propre travail dans la syntaxe, le style, les thèses disséminées de Joyce. Il a poussé si loin l'identification qu'à partir de cette date, dans les trois derniers séminaires qu'il a donnés, il a multiplié les néologismes, les mots valises et les calembours arrivant à créer un langage déroutant mais presque magique et envoûtant pour qui savait se laisser guider.



Une des psychanalystes

de l'école en question a publié récemment tout un livre sur "Lacan lecteur de Joyce" non seulement le livre sera traduit en turc mais le 11 juin a eu lieu un séminaire sur Lacan et Joyce à Istanbul où Zehr Eryörük a présenté avec une étonnante adresse une communication sur ce que Lacan appelle un nœud borroméen. La psychanalyse a eu un retard dans notre pays mais c'est aujourd'hui un ensemble franco-turc qui s'efforce de compenser cela.



Ali Türek

Prélude 451

Le mot est un passe-partout, à l'image du sens littéral de ce dernier. Il est une clé conçue pour ouvrir toutes les serrures possibles du monde. Rien d'étonnant, sauf sa racine...

D'origine romaine, la racine du mot est impressionnante. Dérivée de « colere », elle nous renvoie au commerce de l'homme avec la nature. Oui, impressionnant. Car, liant la « cultura » à l'agriculture, à la production la plus naturelle qu'on puisse imaginer, elle reste tout de même, l'objet de connaissance le plus sophistiqué que l'on connaît.

Malraux définissait ce merveilleux lien par une référence au « hasard », ou plutôt au « non-hasard ». La culture, disait-il, est la connaissance de ce qui a fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'univers. Il y a donc tout, sauf un état brut de nature.

Allant plus loin dans son discours prononcé sous l'égide de l'Unesco en 1946, il précisait qu'il n'y a pas dans l'idée de culture, de structure plus profonde que celle qui naît de cette nécessité, pour l'homme, de s'ordonner en fonction de ce qu'il reconnaît comme sa part divine.

Puissant propos affirmant le pouvoir de création qui va au-delà de ce que nous pouvons concevoir au sein de nos limites mortelles. Un dépassement bouleversant. Tout ça pour l'anniversaire, jour pour jour d'une fin, d'une démolition définitive, le 14 juin 2011, d'un monument gigantesque dans un pays lointain. Une œuvre d'une trentaine de mètres de hauteur et de dizaines de tonnes, censée représenter deux silhouettes regardant face à face et rapprochées par une main ouverte vers le ciel. Un symbole célébrant la paix, le rapprochement, la réconciliation entre deux peuples que leur histoire commune avait brutalement séparés. Ce monument, il n'est pourtant plus là. Sa base en béton aux sommets de cette colline donnant sur les larges d'une région de ce pays lointain pétrie par les souffrances reste vide.

« Das war ein Vorspiel nur, dort wo man Bücher verbrennt, verbrennt man auch am Ende Menschen. » La phrase était publiée en Almansor, il y a presque deux siècles, en 1823.

Des années sombres de l'histoire a, d'abord dans l'histoire atroce de son propre pays, confirmé le prévision de ce grand poète romantique de la langue allemande, Heinrich Heine. Au final, « Ce n'était qu'un début. » Il avait eu raison, « Là où on brûle des livres, on finit par brûler des hommes. »

La guerre féroce des esprits fermés, de l'inculture et de médiocrité philistine contre l'esthétique et la beauté n'a depuis jamais perdu de terrain. Une guerre contre le raffinement, contre tout ce qu'a fait l'homme de beau lors de son aventure terrestre et contre « tout ce qui fait de lui autre chose qu'un accident de l'univers », s'est avancée, mais elle sera, un jour, arrêtée avant qu'il ne soit trop tard.

Avant la disparition du dernier chêne sur terre. « Le chêne / Y croissait si haut, les violettes opinaient doucement. / C'était un rêve. » écrivait Heine, juste après un premier vers: « J'avais autrefois une belle patrie. »



Ozan Akyürek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

(Suite de la page 1)

Dans la récente affaire des Panama Papers, ayant trait à la fuite de documents confidentiels détaillant les informations sur plus de 214 000 sociétés offshores

La protection des lanceurs d'alerte...

utilisées comme sociétés écran à des fins d'évasion fiscale ou de blanchiment d'argent, le lanceur d'alerte qui a fourni les documents à deux journalistes allemands du *Süddeutsche Zeitung* a choisi l'anonymat, afin sans doute d'éviter de potentielles représailles.

Tout récemment, François Hollande a souligné que « les lanceurs d'alerte (...) prennent des risques, ils doivent être protégés ».

Un rapport de l'OCDE publié en mars 2016 avait pourtant fait état de 27 pays parmi les 32 couverts par l'enquête, disposant d'une législation axée sur la protection des lanceurs d'alerte, souvent adoptée en réaction à un scandale.

En France, six lois ont ainsi été adoptées entre 2007 et 2015 dans différents domaines. Pour autant, selon le Conseil d'Etat français, le droit d'alerte « n'a pas atteint l'âge de sa maturité » et appelle une refonte du dispositif existant en France.

Origine de la notion de lanceur d'alerte

Le terme de « whistleblower » apparaît en 1970 aux Etats-Unis, à l'occasion de l'affaire des « papiers du Pentagone ». Ralph Nader, avocat américain de l'époque, l'utilise notamment pour différencier l'alerte de la dénonciation ou de la délation. L'intégration de la notion en droit français a été progressive et résulte d'une dynamique venue du droit international d'abord, et surtout, européen.

En droit international, la question de la protection des lanceurs d'alerte s'est posée dans le cadre d'une Convention de l'OCDE relative à la lutte contre la corruption d'agents publics étrangers dans les transactions commerciales en date du 17 décembre 1997. En réalité, le premier texte traitant de cette problématique est une convention de l'Organisation Internationale du Travail (OIT) de 1982, protégeant du licenciement les salariés ayant déposé une plainte, ou ayant témoigné en justice pour dénoncer des irrégularités commises par l'employeur.

Sur le plan européen, en 2010, le Conseil de l'Europe a adopté une résolution sur la protection des lanceurs d'alerte, soulignant ainsi la nécessité de protéger le lanceur d'alerte dans tous les secteurs, privé et public, y compris l'armée et les services de renseignement, dès lors qu'il est de bonne foi et poursuit des objectifs licites et conformes à l'éthique.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com





Dr. Hüseyin Latif

Directeur
de la publication

(Suite de la page 1)

Avec plus de 12,5 milliards de dollars depuis les années 1980, l'Allemagne est par ailleurs le plus grand investisseur étranger en Turquie. D'Istanbul à Pamukkale en passant par la côte égéenne, ce pays est aussi une destination phare pour les touristes allemands. C'est plus de cinq millions d'entre eux qui ont opté pour la Turquie en 2015, ce qui les place en première position du classement des visiteurs au sein du territoire.

La Turquie est ainsi un partenaire majeur de la France et de l'Allemagne dans tous les domaines, qu'ils soient culturels, politiques ou encore économiques.

...

La vie d'ALT peut être comparée au voyage romantique d'un bateau qui avance vers des mers inconnues.

Nous avons rencontré beaucoup de monde dans les ports où nous avons fait escale lors de ce voyage. Le but de celui-ci était d'ailleurs de découvrir des mondes différents, connaître et faire connaître les institutions majeures et les hommes qui en ont été les symboles.

A l'occasion de ce 136^{ème} numéro, soit un an avant la publication du livre « 150 Une d'Aujourd'hui la Turquie » qui constituera un tournant dans la vie de notre publication, il est temps de faire une évaluation générale.

La plupart des pays d'Europe et de Méditerranée, pour ne pas dire le monde, traverse une crise politique, économique et sociale. Il semble ainsi que ce début de XXI^{ème} siècle sera malheureusement

Aujourd'hui la Turquie dit encore une fois « Non » ...

évoqué dans l'histoire de l'Humanité comme une période de crise globale et permanente.

Bien que l'avènement d'un nouvel ordre mondial, le multi-polarisme et les printemps arabes aient pu dans une certaine mesure éviter des guerres multinationales, certains conflits régionaux se poursuivent bel et bien à différents endroits de la planète, notamment en Syrie et en Afghanistan.

Alors que nous ne parvenons pas à savoir si c'est la guerre qui provoque la crise économique et sociale ou l'inverse, le monde se voit aujourd'hui divisé en deux camps réunis autour de deux religions et cultures principales.

La Philosophie de la Civilisation

Dans un de mes livres³, j'ai écrit un chapitre intitulé « La Philosophie de la Civilisation », dans lequel je me suis servi des idées d'Édgar Nahoum, que nous connaissons sous le nom d'Édgar Morin, et qui est l'un des sociologues et philosophes vivants les plus éminents du monde.

Ce philosophe met au premier plan la coopération mondiale et son état d'âme, lors de la construction de la vérité. Selon lui, « le véritable universalisme est celui qui respecte les diversités : son trésor, c'est la diversité, mais le trésor des diversités, c'est l'unité ; c'est ça qui est oublié⁴. En s'éloignant de la réflexion intégrale et en se laissant happer par l'expertise du détail, la pensée et la culture européenne sont tombées dans le piège du libéralisme et sont devenues commerciales. Ce faisant, elles ont perdu leur esprit humaniste.

Dans un de ses derniers livres⁵, il explique très justement que « la politique est un art ; si nombreuses que soient les connaissances sur lesquelles elle s'appuie, elle demeure un art, non seulement par les qualités inventives et créatrices qu'elle exige, mais aussi par sa capacité à affronter l'écologie de l'action. Saint Just en a révélé les difficultés, qui a dit : 'Tous les arts ont produit leurs merveilles ; seul l'art de gouverner n'a produit que des monstres.' L'art politique comporte inévitablement un pari, donc le risque d'erreur.

...

L'art politique est donc contraint de naviguer entre *realpolitik* et *ideal politik*. Il doit donc être en auto-examen et en auto-critique permanents⁶.

A travers mes écrits, je donnerai une place plus importante aux idées de ce grand philosophe français contemporain. Aujourd'hui, je souhaite avant tout le saluer.

La Turquie essaie de rester en dehors de cette division culturelle et religieuse et adopte une politique de tolérance et de conciliation entre ces deux mondes.

Certes, nous ne sommes pas dans une roseraie sans épine. Parallèlement à la crise économique et sociale, les révoltes qui se déroulent à proximité ou à des milliers de kilomètres de nous ont des effets multidimensionnels sur le pays et elles sont surtout la cause d'une transformation de la structure sociale.

Prendre des notes pour l'histoire

Aujourd'hui la Turquie se positionne désormais comme étant le journal de référence et une source d'informations pertinentes pour les experts de la Turquie,

du Moyen-Orient et pour ceux des pays de l'Union européenne. Nos rédacteurs donnent leur point de vue à différents journaux, aux chaînes de télévision, à des sites internet et à des organisations sur divers sujets, et plus particulièrement sur les relations franco-turques.

Aujourd'hui la Turquie aspire à être au devant de la scène pour jouer un rôle positif et influant dans les relations franco-turques, les relations de la Turquie avec les pays actifs de la région et du reste du monde encore de nombreuses années, en suivant la voie moderne créée par le fondateur de la République de Turquie - Mustafa Kemal Atatürk - et en soutenant la candidature de la Turquie à l'Union européenne, dans la paix et l'amitié.

Aujourd'hui la Turquie - qui s'efforce à sa manière d'assurer la paix dans la région et dans le monde - sera toujours présent aux côtés des pays qui montrent de réels efforts dans le but d'intensifier les relations commerciales et culturelles des sociétés civiles, et soutiendra toujours les démarches de ces personnes.

* Dr. Hüseyin Latif
Directeur de la publication

¹ Depuis 2012 le monde n'a pas beaucoup changé. Même quatre ans après, notre éditorial du 1^{er} janvier 2012 n'a pas perdu son sens. C'est pourquoi, nous publions aujourd'hui sa version actualisée.

² Certains des 400 journaux en français publiés sur les territoires turcs : *Bulletin des Nouvelles* (1795), *Gazette française de Constantinople* (1796), *Smyrnién* (1924), *Le spectateur Oriental* (1824), *Moniteur Ottoman* (1831), *Le Courrier d'Orient* (1861-1876), *Stamboul* (1875-1934), *Jeune turc* (1909-1915), *Le Journal de Constantinople* (1839-1866) et *la Turquie* (1866-1895), *Levant Herald* (1856-1914), *Levant Times* (1868-1874) et *Oriental Adviser* (1882-1920).

³ Hüseyin Latif, *Küreselleşen Dünya ve Değişen Türkiye*, Bizimavrupa, İstanbul, 2011.

⁴ *Libération*, 27 novembre 2009.

⁵ Edgar Morin, *La Voie*, Pour l'avenir de l'humanité, Fayard, Paris, 2011.

⁶ *Idem*, p. 45.

360° DE FORCE CRÉATIVE DANS LA COMMUNICATION COMMERCIALE INTERNATIONALE



ALTAVIA TÜRKİYE

Ötüm Yolu, Baraklı Plaza No: 2-4 Kat: 3 34387 Gayrettepe/İstanbul
Tel: (212) 213 50 50 Faks: (212) 213 27 47

www.altavia.com.tr

facebook.com/altaviaturkiye
twitter.com/AltaviaTr



Le Quai d'Orsay vend ses meubles, mais à quel prix ?



Patrimoine immobilier à l'étranger : l'état des lieux

Qu'ont en commun la Maison Descartes d'Amsterdam, le palais de Clam-Gallas de Vienne et le 740 Park Avenue de Manhattan ? Tous ces bâtiments, les deux premiers étant des Instituts français et le dernier s'agissant de la résidence de l'ambassadeur français aux Nations Unies, appartenaient à l'Hexagone avant de changer de propriétaire.

Le Quai d'Orsay a évoqué un coût exorbitant des charges ainsi qu'une superficie exagérée des lieux afin de justifier ces décisions qui ont tout de même le mérite de renflouer les caisses de l'État. Il convient en effet de souligner que le ministère des Affaires étrangères français est tenu de verser, en 2015, 2016 et 2017, 25 millions d'euros par an afin de contribuer à la réduction de la dette publique.

Ainsi, dans un rapport du Sénat français datant de novembre dernier, on apprend que dans le cadre de la rationalisation du patrimoine immobilier de l'État français à l'étranger, « 194 ventes ont été signées [de 2006 à 2014] pour un montant total de 503,12 millions d'euros, ce qui représente

En vendant les bâtiments historiques qui abritent ses Instituts et ses résidences d'ambassadeurs, le Quai d'Orsay espère contribuer au renflouement des caisses de l'État français, dont la dette publique a atteint les 2105 milliards d'euros en 2015. Retour sur ces ventes, sur l'ire qu'elles ont provoquée, mais aussi sur la situation de l'Institut français d'Istanbul.

environ 12% de la valeur actuelle du parc immobilier du ministère. »

Si les raisons fiscales évoquées semblent justifier la vente de ces bâtiments symboles du rayonnement culturel français, il n'en demeure pas moins que les mesures mises en place par le Quai d'Orsay n'ont pas su faire consensus, puisque des pétitions appelant à la conservation du patrimoine immobilier français ont été lancées aux quatre coins du monde.

Mentionnons à titre d'exemple la vente au Qatar du palais Clam-Gallas de Vienne, ancien Institut français, pour la somme de 25 millions d'euros en novembre dernier. L'édifice érigé en 1834, que plusieurs qualifient d'une des plus belles propriétés françaises à l'étranger, deviendra l'ambassade qatarie de la capitale autrichienne, au grand dam de plusieurs.

Symbole de ce mécontentement, le sénateur socialiste Jean-Yves Leconte avait déclaré : « Sacrifier un institut culturel et laisser s'installer au même endroit le quartier général du financement du terrorisme, c'est n'importe quoi ! » Une pétition qui dénonçait cette décision avait d'ailleurs recolté plus de 6000 signatures.

Y a-t-il du souci à se faire pour l'Institut français d'Istanbul ?

Au 8 rue Istiklal, à quelques pas de la place Taksim, se trouve un bâtiment

contrastant avec les restaurants et autres commerces de la plus célèbre des rues stambouliotes. Propriété française depuis le 18^e siècle, l'édifice d'une superficie de plus de 1500 mètres carrés abrite d'une part le Consulat général d'Istanbul, et d'autre part l'Institut français d'Istanbul. Ancien baraquement servant de refuge aux marins en transit à Constantinople transformé en hôpital au XIX^e siècle, il y aurait, selon le directeur de l'Institut français Matthieu Bardiaux, environ 15 000 personnes qui se rendraient sur les lieux du site chaque mois.

S'inscrivant dans la même lancée que la centaine d'établissements culturels français dans le monde, dépendant tous du ministère des Affaires étrangères, l'Institut français d'Istanbul offre des cours de français [3000 inscriptions par an], des projections de cinéma hebdomadaires, des expositions ainsi qu'une médiathèque proposant une sélection de 27 800 livres, de 3150 DVD et de 2300 CD de musique francophone.

Y aurait-il toutefois un risque de voir ce patrimoine disparaître en raison du contexte financier de l'Hexagone ? Pour M. Bardiaux, il n'en n'est pas question : « Le Consulat général sera toujours là et l'Institut aussi, il n'est en aucune façon envisagé de vendre, bien au contraire, nous avons même une antenne qui dis-

pense des cours de français à Kadiköy. »

« Plutôt de faire du saupoudrage un peu partout dans le monde [...], il a fallu faire des choix. Le ministère a fait le choix de mettre l'accent sur un certain nombre de pays, dits prescripteurs, pour la plupart des pays du G8, ainsi que sur les pays émergents comme le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine, et la Turquie évidemment », a précisé le directeur.

Si les soucis financiers n'auront visiblement pas raison de l'Institut d'Istanbul, les enjeux sécuritaires pourraient fortement en limiter l'accès. En effet, depuis les attentats du 13 novembre en France, puis ceux du 19 mars en Turquie [survenus à quelques centaines de mètres de l'Institut], la sécurité a été renforcée, entraînant par la même occasion une baisse de l'afflux des visiteurs.

Ainsi, le café de l'Institut, autrefois un lieu d'échanges important pour la francophonie et le débat d'idées, s'est vu contraint de fermer ses portes le 15 janvier dernier, décision de Paris oblige. Par ailleurs, les portes de l'Institut, auparavant ouvertes à tous, sont à présent fermées à ceux qui ne se sont pas préalablement enregistrés en ligne. Un triste rappel de la vulnérabilité de l'Institut, dont le nombre ainsi que le prestige font du réseau culturel français le plus vaste au monde.

* Yasmine Mehdi

L'accueil des événements sportifs internationaux : un pari sur l'avenir

Alors que le coup d'envoi de l'Euro 2016 a été donné en France en juin dernier et que les Jeux Olympiques de Rio débiteront en août, il semble intéressant de se pencher sur les raisons qui poussent les États à mener un combat acharné pour accueillir ces événements internationaux.

Des avantages économiques domestiques à relativiser

Les États désireux d'accueillir les grandes rencontres sportives internationales mettent en avant les retombées économiques potentielles pour leur pays telles l'augmentation du nombre de touristes et des dépenses connexes, la création d'emplois, la stimulation de l'économie et l'amélioration de l'environnement d'investissement. Pourtant, les estimations sont largement surévaluées et il n'est pas rare que les retombées économiques ne soient pas à la hauteur des investissements nécessaires pour organiser de tels événements.

En réalité, il existe de grands risques d'endettement, de création d'emplois qui ne seront que temporaires, ou encore de perte de bénéfices au profit du comité sportif ainsi que de la fuite d'autres types de visiteurs lors de l'événement. Sans parler des conséquences d'une mauvaise planification des constructions et des rénovations des infrastructures qui s'avèrent coûteuses à long terme ; les coûts d'entretien s'élevant à plusieurs millions de dollars. En définitive, si l'on peut être relativement sûr des coûts de tels événements – 100 millions de dollars en moyenne pour le dossier de candidature

des JO et des milliards de dollars pour l'organisation future – les bénéfices qui en découlent sont loin d'être aussi prévisibles et sont souvent loin de compenser les investissements consentis par les pays hôtes. Mais alors pourquoi les États sont-ils prêts à dépenser tant pour accueillir ces événements ?



La nécessité de prendre en compte « l'utilité sociale »

Il semblerait que la réponse soit d'ordre politique et social. Il faut prendre en compte « l'utilité sociale » de l'organisation de tels événements. En amont, cela permet de transcender les différences, de construire l'unité du pays et de contribuer au renforcement de l'identité et de

la fierté nationale. En aval, les nouvelles infrastructures sont en général bénéfiques au bien-être de la population. Néanmoins, cela reste à relativiser. De tels événements impliquent aussi des externalités sociales et environnementales négatives : augmentation des taux de pollution ou encore phénomènes d'expropriations.

Un outil de puissance sur la scène internationale

Plus intéressant : le rayonnement que ces rencontres offrent aux pays hôtes sur la scène internationale. Du fait de la médiatisation et de la popularité de ces grands événements, les États hôtes estiment qu'ils pourront augmenter leur *soft power*, ou puissance douce, en diffusant une image prestigieuse de leur pays. En revanche, ceci est de nouveau à double tranchant : de tels événements impliquent que les travers du pays soient mis en lumière dans les médias du monde entier, pouvant engendrer les plus grandes critiques de la communauté internationale.

L'organisation de tels événements sportifs relève d'un véritable pari sur l'avenir qui peut se retourner contre le pays hôte.

* Camille Saulas

La fin du néolibéralisme ?

Dans une revue du Fond Monétaire International (FMI) publiée début juin, trois économistes questionnent les effets du néolibéralisme dans l'article « le néolibéralisme a-t-il été surfait ? ». S'agirait-il d'un revirement dans les positions du FMI.

Le néolibéralisme : doctrine du FMI

Le néolibéralisme repose sur les grands principes de l'économie de marché et du non-interventionnisme. Ses principes ont été utilisés par les économistes du FMI et ont notamment permis d'ouvrir les marchés nationaux et de sortir des millions de personnes d'une immense pauvreté.

Un emballement médiatique à nuancer

A l'origine de la polémique, les critiques des auteurs qui pointent les dysfonctionnements et les ratés de la doctrine libérale. Ils soulignent notamment les conséquences des mesures d'austérité – en Grèce, par exemple – qui ont souvent mené au creusement des inégalités. Or, suite à la polémique, le chef économiste du FMI, Maurice Obstfeld, a réagi, affirmant que l'article avait été mal interprété. Il a notamment déclaré que : « les pays doivent simplement vivre avec leurs moyens sur le long terme » ne remettant donc pas en cause les principes du FMI.

* Manon Chauvet



Eren Paykal

L'Afrique de l'Ouest se rapproche de la Turquie

La politique étrangère de la Turquie comme vous le savez, accorde une très grande importance à ses relations avec les pays africains. Les visites d'état mutuelles, les délégations économiques et commerciales successives, renforcent cette détermination. Bien sûr, l'objectif principal est d'établir des partenariats concrets entre la Turquie et les pays africains, créant un environnement favorable renforçant et promouvant la coopération économique.

Ce rapprochement comporte deux volets : le commerce bilatéral et les investissements. Les activités des compagnies turques se concentrent essentiellement sur ces deux facteurs moteurs. Néanmoins un contexte légal dans ces relations ne pourra que consolider, approfondir et réglementer ces contacts. Cela pourra aussi créer de nouvelles opportunités de rencontres et de réunions facilitant le dialogue entre partenaires possibles. Par conséquent, un pas important a été franchi récemment dans cette direction, avec la signature d'un Accord de Coopération entre le DEİK et la CEDEAO. Le DEİK ou le Conseil des Relations Economiques Etrangères de la Turquie, est l'organe suprême des relations économiques du secteur privé à l'extérieur. Nous reviendrons sur DEİK dans les articles à venir.

La CEDEAO ou l'ECOWAS est la Communauté des Etats de l'Afrique Occidentale. Elle regroupe en son sein les pays suivants : le Bénin, le Burkina Faso, la République de Cabo Verde, la Côte d'Ivoire, la République islamique de Gambie, le Ghana, la Guinée, la Guinée Bissau, le Libéria, le Mali, le Niger, le Nigeria, le Sénégal et le Togo. Elle possède une population avoisinant les 300 millions et une superficie de 6.1 Millions de km². Donc, l'occasion a été saisie des deux côtés avec la visite officielle de M. Marcel Alain de Souza, Président de la Commission de la CEDEAO en Turquie pour le Sommet Humanitaire des Nations Unies au mois de mai.

A la suite des discussions entre les représentants des deux institutions, les parties se sont mises d'accord sur le texte qui a été signé le 24 Mai 2016 par le Président de DEİK M. Ömer Cihad Vardan et le Président de la Commission de la CEDEAO, M. Marcel Alain de Souza. Des représentants de l'Union africaine et du Ministère de l'Economie turque étaient aussi présents à la cérémonie de signature. L'Accord permettra aux compagnies turques de mieux se faire connaître dans les pays membres tout

en créant de nouvelles opportunités de coopération commerciale mais aussi un terrain fertile pour les investissements directs.



Des pourparlers de longue date avaient été menés entre la CEDEAO et les représentations turques en Afrique, notamment l'Ambassade de Turquie à Abuja, Nigeria, siège de la CEDEAO en vue d'un accord de ce genre, permettant la participation des secteurs privés au processus de collaboration turco-africaine. Cet accord démontre encore une fois, si besoin est, de la forte volonté de la Turquie et de ses partenaires africains d'aller vers un partenariat stratégique surtout dans le domaine économique, au-delà d'excellentes relations politiques.

Atelier d'information en Turquie

Le 17 Juin à Paris, la Chambre de commerce franco-turque en France (CCFT), Business France et la Chambre de commerce et d'Industrie franco-turque (CCIFT) d'Istanbul ont organisé conjointement un Atelier d'information sur la Turquie. Cette journée a été une grande réussite pour les organisateurs et a officialisé une convention de coopération entre la CCIFT et la CCFT. Zeynep Necipoğlu, présidente d'ALTA-VIA Turquie qui avait été élue pour la deuxième fois présidente de la Chambre de Commerce France-Turquie et Selçuk Önder et le président de CCFT ont signé un accord de coopération rapprochée en présence de Monsieur Hakkı Akil, l'Ambassadeur de Turquie à Paris, Monsieur Charles Fries, l'Ambassadeur de France à Ankara.

Le CEO de TAV Sani Şener, le CEO de « Esas Holding » Çağatay Özdoğru, le CEO de « Yıldırım Holding » Yüksel Yıldırım, le président de « Global Holding » Mehmet Kutman, le président de « Sabancı Enerji Grup » Mehmet Göçmen, le CEO de « Zorlu Enerji » Sinan Ak et le CEO de « Sanko Enerji » Adil Tekin ont pris la parole après les discours de deux ambassadeurs.

La vraie star de l'Atelier était Zeynep Necipoğlu qui a déclaré que l'accord de coopération signé avec la Chambre de Commerce France-Turquie en France, permettra à une coopération commerciale et économique de se développer dans des villes autres que Paris comme Marseille, Strasbourg, Toulouse, Lyon et Bordeaux.

Le tunnel du Gothard, 57 km qui rétrécissent l'Europe et rapprochent la Suisse de l'UE

Le trafic ferroviaire européen connaît une avancée majeure en ce milieu d'année 2016. Sous l'impulsion du gouvernement helvète, le tunnel du Gothard, communément appelé le « tunnel du siècle », a été inauguré le 1er juin dernier.

Situé dans la chaîne des Alpes en Suisse, le massif montagneux Saint-Gothard se trouve à la croisée de 4 cantons suisses, en l'occurrence le Valais, le Tessin, Uri et les Grisons. Pour l'occasion, le président français François Hollande, la chancelière allemande Angela Merkel ainsi que le Premier ministre italien Matteo Renzi ont été invités pour célébrer l'événement.



Après 20 années de travail, le tunnel de 57 km de long situé à 2000 mètres sous terre devrait être ouvert à la circulation en décembre prochain. En 1992, le projet a été accueilli avec beaucoup de ferveur au sein de la population suisse. En effet, près de 60% des interrogés se prononçaient en faveur du projet. Le chantier titanesque aura mobilisé près de 3000 entreprises et 6000 ouvriers travaillant en permanence

pour extraire les quelques 13,5 millions de mètres cubes de roche. Fort de ses 57 km, le tunnel de Gothard devance le tunnel de Seikan au Japon (53,8) ainsi que celui sous la Manche (50).

Certes coûteux, ce projet estimé à 13,2 milliards de francs suisses a reçu l'appui de la population helvète, qui s'est positionnée pour une hausse de 0.1 point de la TVA ainsi que pour la mise en place d'une taxe de 10 centimes sur le prix de l'essence. Permettant de relier Zurich et Milan en 2h50 contre 4h10 actuellement, le tunnel inscrit l'Europe dans une nouvelle dynamique ferroviaire. Le trafic, aujourd'hui estimé à 5 millions de passagers par an, devrait atteindre 8 millions après son ouverture en décembre prochain.

De plus, le secteur du fret dépend étroitement de la Suisse, puisque celle-ci concentre deux tiers du trafic en Europe. En tant que maillon principal du transit dans ce secteur entre Rotterdam et le nord de l'Europe, ce tunnel donne un nouvel élan au trafic ferroviaire européen.

* Tom Crance

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



PROFITEZ DES AVANTAGES PEGASUS, POUR UN RETOUR AUX SOURCES!

- ★ 33 destinations en Turquie
- ★ Jusqu'à 60% de réduction sur flypgs.com pour vos suppléments bagages
- ★ Choisissez parmi nos 4 forfaits de vol, selon vos besoins et vos envies!

BASIC PACKAGE

ADVANTAGE PACKAGE

ESSENTIALS PACKAGE

EXTRAS PACKAGE

flypgs.com | PEGASUS AIRLINES

ISTANBUL

PRIX À PARTIR DE 69⁹⁹ €

RESPONSIBLE SUR FLYPGS.COM



* Taxes Comprises

Enis Yeter : initiateur des projets de restauration à Kastamonu

Ancien gouverneur de Kastamonu au tournant des années 2000, il a insufflé et motivé la population locale à entretenir et à protéger ses richesses. Il a ainsi restauré une quarantaine de konak, résidences privées ottomanes ancrées dans la culture turque. Entretien.



Pouvez-vous nous parler de votre carrière ?

Je suis diplômé de la Faculté de droit d'Istanbul. A l'issue de mon cursus universitaire, j'ai pu occuper la fonction de préfet dans différentes communes. J'ai par ailleurs été le gouverneur de Kastamonu pendant six ans, de 1997 à 2003. Après quoi, j'ai été ministre d'Etat au ministère du Travail et de la Sécurité sociale et dans ce cadre conseiller auprès de l'ambassade turque à Bern pour une durée de quatre ans. Du reste, je suis titulaire d'un doctorat

portant sur l'aménagement urbain, obtenu à la Faculté de Science Politique d'Ankara. Et j'enseigne également l'urbanisation dans les universités d'Ankara et de Hacettepe.

Vous avez contribué à beaucoup de projets de restauration à Kastamonu. Etait-ce dans le cadre de vos fonctions ou par intérêt pour la restauration ?

J'ai entrepris ces travaux dans le cadre de mes fonctions, mais celles-ci n'accordaient en général que peu d'intérêt pour les valeurs culturelles, ma passion a donc beaucoup pesé pour mener les travaux. J'ai toujours eu un intérêt pour les monuments historiques et celui-ci a été intensifié à Kastamonu lorsque j'ai découvert un patrimoine riche et bien conservé de 350 konaks - hôtels particuliers, ndlr

Comment avez-vous entamé ces travaux et combien de monuments avez-vous restauré ?

Ce projet a commencé par une période de deux mois durant laquelle j'ai tâché de connaître les constructions anciennes présentes dans notre ville. Quasiment chaque jour, en sortant de ma résidence de gouverneur, j'en profitais pour visiter une à deux konaks. De manière informelle autour d'un thé ou d'un café, je discutais avec chacun des propriétaires. Ce faisant, j'ai réussi à bien connaître la plupart des constructions en moins d'un trimestre. Dans l'intervalle,

j'ai acquis quelques résidences de ce type avec le budget de mon bureau mais également des fondations de développement et de l'environnement de Kastamonu. A côté de cela, j'ai monté une équipe de projet afin de préparer les monuments historiques anciennes à la restauration. Parmi elle, un architecte, des artisans de la restauration, mais aussi des jeunes fraîchement diplômés en industrie. Nous avons intégralement monté cette équipe. Elle a restauré près d'une quarantaine de konaks.

Vous savez, la restauration des monuments protégés est difficile et coûteuse. Au départ, personne ne comprenait pourquoi nous faisons cela. Plusieurs se demandaient pourquoi j'utilisais les fonds publics à des fins restauratrices, alors que d'autres arguaient que cette utilisation était dommage et inopportune. Mais par la suite, chacun a constaté que ces konaks restaurés ont servi à diverses fins, ce qui a engendré un tourisme en plus de développer l'économie locale.

A qui appartient désormais les konaks restaurés ?

Une partie est toujours la propriété du gouvernorat, et certains sont utilisés dans ce cadre. L'autre relève désormais du secteur privé. Ces résidences occupent depuis lors des fonctions diverses ; certaines sont devenues des musées, hôtels,



maisons alors que d'autres font office de restaurant ou de maison d'art.

Vous avez commencé ces travaux à l'aube du 21^{ème} siècle, à une époque où la restauration n'était pas très développée en dehors des grandes villes. Si vous deviez procéder à une comparaison, qu'est-ce qui s'est amélioré ou a empiré depuis cette quinzaine d'années ?

La généralisation de la restauration est une bonne nouvelle. En France, ce type de travaux a été entrepris dès l'époque de Victor Hugo, mais il n'a commencé en Turquie que très tardivement. C'est pourquoi, sur les 150 dernières années, nous avons connu beaucoup de destructions : pour ne prendre que l'exemple le plus connu, le palais de Dolmabahçe n'a été construit qu'après avoir détruit le palais antérieur qui s'y trouvait.

* M. S.

Zeynep Aygen, productrice du patrimoine local

Professeure à l'Université des Beaux Arts Mimar Sinan d'Istanbul, Zeynep Aygen est à l'origine d'un projet de collaboration entre les maires de communes situées en Anatolie, qui ne demandent qu'à restaurer et à protéger leur patrimoine local, et l'Université de Beaux Arts stambouliote Mimar Sinan, dont la renommée et l'efficacité des projets ne sont plus à démontrer. Nous avons pu nous entretenir avec Zeynep Aygen, pour qui ces initiatives reflètent, aussi, la philosophie de leur université.

Pouvez-vous vous présenter en retraçant votre parcours universitaire et professionnel ?

Je suis titulaire d'un doctorat portant sur la restauration des monuments historiques. J'ai effectué mon post-doctorat en Allemagne, avant d'obtenir le statut d'académicienne à l'Université technique de Berlin. Par la suite, j'ai travaillé une vingtaine d'années dans diverses universités, notamment celles de Portsmouth ou encore du Bahreïn, et désormais en Turquie depuis trois ans et demi, où j'enseigne à l'université Mimar Sinan. J'y suis présidente du département d'Etude et de Contrôle de l'Environnement et par ailleurs directrice de l'Institut Scientifique.

Que pensez-vous de l'évolution de la restauration dans le monde et plus spécifiquement en Turquie ?

Notre époque actuelle est à double tranchant pour l'architecture et la restauration. Cette dernière est désormais généralisée, ce qui est une bonne nouvelle pour les passionnés et les professionnels du domaine. Cependant, elle concerne davantage les monuments plutôt que les villes et leurs richesses culturel-

les. La mondialisation, qui s'est considérablement développée dans les dernières années, peut d'ailleurs constituer une menace pour lesdites richesses dans la mesure où elle peut conduire à leur destruction. C'est d'ailleurs dans ce contexte que l'UNESCO s'impose comme un organisme incontournable pour la défense du patrimoine historique. En le faisant connaître au monde, le patrimoine en question bénéficie d'un gain de popularité et s'assure d'un entretien et d'une sauvegarde dans le temps. J'espère que la coopération internationale ira en se renforçant.

En Turquie, l'appropriation culturelle est de plus en plus vive. A mesure que le temps passe, la population saisit davantage les richesses historiques qui l'entourent. D'autant plus que les individus sont de plus en plus mobiles, et que cela bénéficie aussi à la sauvegarde de notre patrimoine. Avec internet, ou encore avec les bourses proposées par TIKA (Agence turque pour la coopération et le développement international, ndlr), la jeunesse est au courant des projets de restauration et peut même y participer. Cela me donne de l'espoir.

Pouvez-vous nous expliquer votre projet avec la ville de Kastamonu ?

Notre université travaille depuis longtemps sur le terrain, avec des équipes composées d'experts de branches différentes, parfois sur invitation des préfets comme ce fut le cas à Eskisehir, Çorum ou encore Şırnak. Dans le cas que vous évoquez, les divers projets à Kastamonu se sont formés lors de travaux antérieurs d'urbanisme au sein de cette province. Mais, c'est cet hiver qu'ils ont été véritablement initiés, lorsque le maire de la ville de Küre, Kamil Aydınli, nous a proposé de faire peindre le « mur de la route de l'Indépendance » par nos étudiants. Sur place, le maire de Bozkurt s'est lui aussi montré intéressé par une collaboration avec notre équipe, en ce qui concerne la conception industrielle et d'objets. En tout, c'est désormais dans quatre villes que nous allons élaborer des projets, avec des aspirations et des modalités divergentes. Cet été par exemple, nos étudiants commenceront le projet de peinture murale à Küre ; alors qu'une équipe se rendra à Bozkurt afin de créer une ébauche de ce qui pourrait y être entrepris.



Comment ces initiatives vont-elles être financées ?

De plusieurs manières et en plusieurs étapes. En ce qui concerne la « main-d'œuvre » mobilisée cet été, il s'agira d'étudiants en fin de cursus qui sont tenus d'effectuer un stage et qui sont intéressés par le projet. Ils seront logés et nourris par les mairies. Lorsque nous serons en mesure d'établir le budget nécessaire pour les autres frais engendrés, nous solliciterons le financement de certains organismes locaux, ou internationaux comme l'OCDE. Il y aura bien sûr un apport local et la maire de Bozkurt notamment, envisage même un concours autour du patrimoine local dans ce sens. Toutefois, une contribution extérieure s'imposera tôt ou tard, si celle-ci est pour l'heure hypothétique.

Avez-vous déterminé les effectifs étudiants et les périodes pour chacun des projets ?

Nous avons déjà quelques idées, mais nos prévisions pourront bien sûr évoluer. La grande majorité de nos étudiants seront déployés l'hiver, à Boyabat. Il s'agira d'étudiants du département d'architecture et d'urbanisme, mais aussi d'étudiants en textile, en dessin ou en peinture puisque l'objectif est aussi une mise en pratique des compétences théoriques qu'ils ont acquises à l'université.

Un mot pour la fin ?

Je remercie sincèrement le journal *Aujourd'hui la Turquie* pour l'attention portée à notre projet et j'invite tous les lecteurs à venir visiter la région, très bien conservée et magnifique.

* Mireille Sadège et Kiymet Altan





Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Responsable de la salle de spectacle du lycée Notre Dame de Sion depuis 10 ans, elle est l'exemple parfait des personnes qui incarnent à merveille leur travail. Ses éclats de rire vous mettent de bonne humeur, sa sincérité et sa franchise vous touchent, sa liberté d'esprit et de parole vous surprennent, sa gentillesse et sa présence vous rassurent, son énergie tout comme son imagination semblent inépuisables, elle a toujours le mot qu'il

faut, elle n'aime pas les non-dits ni les hésitations. Elle fonce, elle est franche et vous épate avec son ouverture d'esprit, elle est incroyablement généreuse et partage tout avec ceux qu'elle aime.



Bonne route Fabienne Basquin, « yolun açık olsun »

Elle est passionnée, libre dans son corps, libre dans ses gestes, sur la scène elle ne craint pas le ridicule, elle a le rythme dans la peau et pousse la chansonnette dès qu'elle en a l'occasion. Elle est gourmande, adore les dîners entre amis, elle aime la cuisine du monde. Elle sait charmer, séduire, étonner, surprendre, critiquer, apprendre mais aussi et surtout aider.



Elle aime la compétition, le défi et l'organisation, elle est fiable, responsable



et sait rassurer. Elle entraîne mais ne traîne pas. Elle a la joie de vivre, aime les compliments et les surprises. Elle est curieuse, et a ce grain de folie qui la rend si touchante et si unique. Elle est Française et multiculturelle. Elle est l'amie des jours difficiles mais aussi des jours heureux. Elle aime sa fille, les arts, le yoga, les voyages, les découvertes... La vie, en somme.

Le théâtre c'est son dada, le spectacle elle l'a dans l'âme, elle trouve toujours les mots, les gestes et les grimaces pour conter joliment ou animer ses marion-

nettes. Son monde est joyeux, coloré et rempli de livres. Elle a l'œil, la mesure, beaucoup de souplesse, assez de patience, pas mal d'autorité, énormément de volonté et de fraîcheur. Elle est la « voisine préférée », une « complice sur les planches », un « modèle de vie » mais surtout « une vraie amie ».

Une personne peut-elle réunir toutes ces qualités et particularités ? S'il s'agit de Fabienne Basquin, la réponse est oui. Elle a décidé de retourner en France. Tu vas nous manquer.

Bonne route Fabienne, « yolun açık olsun ».



Théâtre et émotion au lycée Notre-Dame de Sion

Vendredi 10 juin, des élèves du Lycée Notre-Dame-de-Sion sont montés sur scène afin de donner vie à des personnages élaborés par leurs camarades de dixième tout au long de l'année scolaire dans le cadre du projet « La Langue du cœur », coordonné par Fabienne Basquin.



Un projet artistique

Sous l'impulsion de Fabienne Basquin, responsable artistique au lycée Notre-Dame de Sion, un projet de théâtre impliquant les élèves a vu le jour. Pendant un an, les élèves du lycée ont travaillé avec des artistes de différentes disciplines à l'écriture et à la mise en scène d'une pièce originale. La responsable a fait appel à quatre artistes francophones : Stephan Ramirez, Antoine Philippot, Eduardo Castro Neves et Yacine Perret. Les élèves ont pu découvrir le théâtre par un travail d'écriture et un travail de jeu.

Par ce projet naît l'histoire de trois amis, Aylin, Arnaud et Archibald. Les élèves ont imaginé un florilège de situations qui rythment la pièce : une histoire d'amour naissante, une amitié brisée par un décès, des relations familiales complexes.

Le bilinguisme au cœur du projet

Dans la continuité de l'enseignement dispensé au lycée français



de Notre Dame de Sion, cette pièce donne au bilinguisme une place centrale. Intitulé « La langue du cœur », le projet traduit les difficultés et les incompréhensions liées au bilinguisme. La pièce a en effet été jouée en langues turque et française puisque les personnages eux-mêmes n'étaient pas de la même origine. Ces dialogues bilingues donnent à la représentation un caractère très original.

« C'était difficile de parler en français mais c'était super de faire du théâtre » a déclaré l'un des élèves-acteurs après la représentation. Les élèves n'étant pas bilingues, l'écriture a été parfois compliquée, donnant selon l'accompagnatrice du projet, une « langue assez bluffante, une langue à laquelle il manque des choses et avec un rythme particulier », le turc se retrouvant « coloré par la façon hachée et directe de parler en français ». Un bilinguisme très intéressant donc, qui influe les émotions transmises dans les dialogues.

Applaudissements et émotion

Le rideau se referme sur des élèves fiers et vivement applaudis par leurs camarades, professeurs et parents. C'est la fin d'un projet d'un an porté par des artistes et accompagnateurs investis qui ont su séduire les élèves.

Une expérience réussie pour Stephan, qui a mis en place ce projet, et que plusieurs élèves ont tenu à remercier par plusieurs élèves à la fin de la représentation. « C'est vraiment intéressant de voir comment les élèves se sont appropriés la scène et les textes », nous a-t-il déclaré, « ils avaient carte blanche et certains passages révèlent leurs

difficultés familiales, amicales, amoureuses, et de leurs craintes ». Emotion aussi du côté des artistes donc. Ils ont accompagné les classes au cours de trois rencontres d'une semaine et à distance pendant l'élaboration de cette pièce

« Etre une fleur est une mauvaise décision, parce que les fleurs se font piétiner et manger par les vaches, mais seules les mauvaises décisions font de belles histoires », le mot de la fin d'une pièce originale et émouvante.

* M.C.

Eğitimde 170 Yıl

1846 - 2016

Sainte Pulchérie

170 ans d'éducation



Sainte Pulchérie Fransız Lisesi
www.sp.k12.tr



Öykü Sofuoğlu

Ana Yurdu : « Tu comprendras quand tu seras maman »

Projeté en avant-première lors du Festival du Film de Venise, le premier long métrage de Senem Tüzen essaie de retrouver la tension bergmanienne dans une relation mère-fille en plein cœur de l'Anatolie.

Nesrin, une jeune écrivaine bloquée dans l'écriture de son roman, décide de quitter son travail et de partir à la campagne où sa grand-mère récemment décédée avait une maison. Pour se concentrer sur son écriture, elle cherche une atmosphère paisible tandis que Halise, sa mère venue pour l'aider, ravive des conflits autour des problèmes de la famille, de la religion et de la moralité. Au premier regard, le sujet peut sembler être un cliché pour le cinéma turc, avec le motif des différences culturelles entre une jeune intellectuelle et sa famille, mais *Ana Yurdu* est davantage centrée sur l'autoritarisme d'une mère dans une société hétéronormée. Dans un monde chaotique, presque sans homme, la mère est la force dominante qui empêche sa fille de vivre librement, car dans le film, les croyances religieuses, les superstitions et les préjugés de la société turque deviennent concrets avec le personnage de Halise. Enseignante de son village, elle a toujours eu des difficultés à s'adapter à la vie urbaine. Ces problèmes se trouvent également au cœur de sa relation avec sa fille. C'est autour de leur relation marquée par des hauts et des bas que se construit la dynamique du film.

Malheureusement, une noirceur déséquilibrée et une inconsistance des moments-clés détruisent la puissance des dialogues. Une autre raison pour laquelle le film manque de dynamisme est le caractère superficiel des protagonistes. Nesrin et sa mère ne représentent que des femmes banales qui ne sont pas conscientes de leurs actions ainsi que de leurs causes et de leurs conséquences. Le spectateur qui n'a pas pu s'identifier aux protagonistes se lasse donc du film. Le scénario se concentre sur le conflit entre une mère et sa fille du fait des problèmes culturels variés liés à la vie rurale. Par la présence de figurants locaux, la représentation de ce type de vie est renforcée. Leurs comportements et leurs attitudes contribuent à l'ambiance oppressante que subit Nesrin. Cependant, vers la fin, l'oppression religieuse croissante semble impertinente. Il s'agit d'une exagération qui banalise le scénario. Le film se transforme alors en quelque chose de mystique et d'artificiel.

Ainsi, *Ana Yurdu* est un film qui ne sait trop quoi faire de sa puissance. Malgré un début très prometteur, il ne réussit pas à répondre aux attentes des spectateurs. Toutefois, il est plus juste de dire que cette œuvre a une signification considérable pour la puissance féminine dans le cinéma turc.

Et le jazz arrive en ville...

La 23^{ème} édition du Festival de Jazz d'Istanbul a commencé à la fin du mois de juin, avec deux concerts passionnants. Organisé par IKSVM et sponsorisé par Garanti Bank, le festival poursuit son engagement auprès des amateurs en accueillant les légendes du jazz ainsi que les jeunes talents. Présentant plus de 25 concerts qui auront lieu dans 12 endroits différents, le festival offre aussi des activités et des concerts extérieurs gratuits. Lors de la conférence de presse, la directrice expérimentée du festival Pelin Opçin et le directeur général d'IKSVM Gökün Taner ont affirmé que plus de 200 musiciens, jeunes et moins jeunes, locaux et étrangers, participeront au festival.

Comme d'habitude, le programme de la 23^{ème} édition du festival est très riche. Il y aura des concerts d'artistes mondialement connus comme Nile Rodgers, Joss Stone, Gregory Porter, Hugh Coltman, Allan Harris. En plus de ces concerts envoûtants, il propose une activité gratuite *Jazz in the Parks*, qui se tiendra le 17 juillet au Fenerbahçe Park, situé sur le côté asiatique d'Istanbul. La question est : comment choisir parmi cette multitude de concerts ? Avant toute chose, il faut examiner le programme du festival pour trouver les meilleurs concerts selon votre préférence. Mais certains sont à voir absolument !

Moi, je suis impatiente de voir le concert du trio de légende : Scofield, Mehldau et Guiliana. Figurant parmi les pianistes de jazz les plus créatifs du monde, Brad Mehldau est connu pour son style qui marie des aspects de pop, de rock et de musique classique avec le jazz. A l'âge de 45 ans, le pianiste et compositeur américain a déjà été nommé pour cinq prix Grammy. La soirée du 19 juillet, Mehldau jouera avec le guitariste américain John Scofield. Globalement connu pour ses collaborations avec des artistes réputés comme Miles Davis et Herbie Hancock, Scofield a débuté la guitare à l'âge de 11 ans et il a gagné un Grammy en 2016. Le jeune batteur Mark Guiliana les accompagnera sur la scène de Zorlu Center PSM. Ils donneront sans doute un concert de génie, inoubliable, mais je suis également disposée à être surprise étant donné que ces musiciens ont tendance à improviser. En effet, le festival présente un autre trio de musiciens américains, que j'ai hâte d'écouter. Cyrus Chestnut « le meilleur pianiste de jazz de sa génération » d'après le magazine *Times*, le contrebassiste Buster Williams et le batteur du groupe *Return to Forever*,



Lenny White, se réuniront pour le Festival de Jazz d'Istanbul. Sur la scène le 18 juillet à Zorlu Center PSM, ce concert pourra vous aider à combattre le Blues du lundi.

Le concert du fameux chanteur de jazz américain Allan Harris sera vraisemblablement très bon. A l'âge de 60 ans, Harris est considéré comme un des chanteurs les plus admirés de Brooklyn. A l'honneur du festival, Harris partagera la scène avec Roy Hargrove, Roberta Gambarini et TRT Big Band. Constitué en 1982, l'Orchestre Jazz de TRT Big Band continue d'explorer un vaste répertoire du jazz de manière unique. Sous la direction de Kâmil Özler, l'orchestre accompagnera les grands musiciens sur la scène de Cemil Topuzlu Open Air Theatre.

* Sirma Parman

« Yazarın defteri » de Hüseyin Latif : entre mélange des genres et voyage temporel

Hüseyin Latif n'en est pas à son premier roman. Mais « *Yazarın defteri* » est une œuvre singulière. La polyvalence de cet écrivain est d'ailleurs appréciable. A la manière du cinéaste Jean-Luc Godard, il a pensé ce livre et y prend pleinement part.

Comme le disait Maxime Chattam, « la machine à voyager dans le temps existe. C'est la magie. Et la magie existe bien. Dans les mots ». En lisant « *Yazarın defteri* », ces mots prennent tout leur sens. Car ce livre est un témoignage. Un témoignage du temps. L'auteur y combine ses notes, pensées, commentaires et élucubrations accumulées sur plusieurs années. De ses souvenirs à la maison de thé Erzurum, à l'époque actuelle, en passant par ses années en France.

Il y mentionne en outre les individus qui l'ont façonné, l'ont fasciné, l'ont marqué. A l'image d'Inci Kara ou à la manière de Ceyda Ziver Akın, qui était alors l'assistante de l'artiste Bedri Baykam. Des personnages sans lien, mais qui forment une partie de la vie et de la pensée d'un homme. Surtout, c'est la relation avec son père qui transparait, comme une évidence. Une ode à son paternel. Le

regard et la nostalgie d'un fils, à travers des anecdotes et questionnements concernant le patriarcat de la famille. Mais nous y trouvons également des fantômes, des envolées lyriques. Ce livre est un syncrétisme, et c'est là tout son intérêt. Un mélange entre la réalité et l'écriture. Entre l'affaire Cahuzac, et la façon dont la « feuille A4 » aurait été inventée. Des métaphores qui côtoient les normes ISO. Des histoires d'amours, et un chapitre sur le restaurant Léon.

L'auteur est un témoin. Un conteur de la vie quotidienne, dans laquelle beaucoup se retrouveront, entre métro parisien et *vapur* stambouliote. Entre le liseur Doğan Ülgenci, figure du quartier Kadıköy dans lequel Hüseyin La-

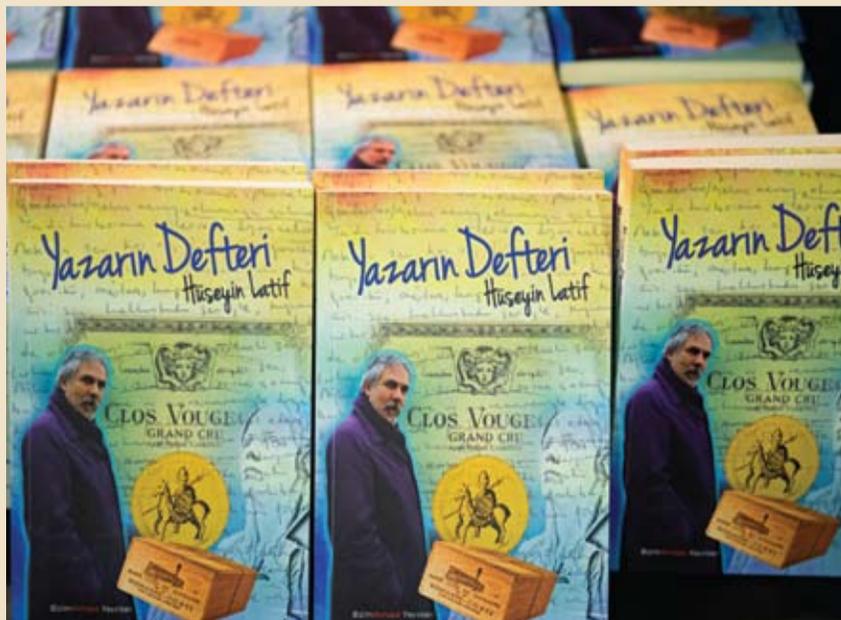
tif réside depuis tant d'années, et les passages de ce dernier dans la capitale française. Mais c'est aussi un observateur de l'actualité de ces dernières générations.

La richesse de cette œuvre réside enfin dans le partage et la sincérité. « La troisième chose que mon père détestait, c'était que les individus éduqués puissent se trouver sans stylo à portée de main. C'est pourquoi, depuis lors j'en ai toujours un dans la poche ». A travers les autres, Hüseyin Latif se raconte lui-même. A travers ses souvenirs, l'auteur raconte le passé. Les événements d'Istanbul, comme l'incendie du pont de Galata, mais aussi l'Histoire. L'élection de présidents socialistes à deux reprises en métropole, raconté

par un turc amoureux de la France. L'affaire du Médiateur, ou encore le 11 septembre. Le capitalisme, les Printemps arabes, et tant d'autres sujets à débat.

Cet ouvrage permet de revivre les grandes questions, les chamboulements historiques et la vie dans la Cité, sous un autre œil. En moins de 200 pages, l'auteur nous permet un véritable voyage temporel.

* Kıymet Altan



Pierre Reach : « Lorsque l'on a la chance de rencontrer de très grands maîtres, on n'a qu'un désir : transmettre ce qu'on nous a donné. »

Membre du jury du Concours International de Piano Istanbul – Orchestra'Sion – organisé par le lycée Notre-Dame de Sion du 15 au 22 novembre 2016, le musicien garde sa bonne humeur en toute occasion, malgré le sérieux et le prestige de sa condition de Grand pianiste. Et alors qu'il enseigne au Conservatoire de Paris et à l'Ecole supérieure de musique de Catalogne à Barcelone, il se libère régulièrement pour participer à des concours et à des concerts, enchantant toujours son public. Rencontre.

Quand a commencé cette passion pour la musique et quel a été le rôle des pianistes que vous avez rencontrés dans votre carrière ?

J'ai envie de dire depuis toujours. Il paraît qu'enfant, j'étais très doué pour jouer de l'harmonica. Mes parents à l'époque étaient pauvres, ils avaient émigré de Tchécoslovaquie. Je me rappelle du très vieux piano droit sur lequel j'ai commencé à jouer. Et petit à petit, j'ai eu un professeur et je me suis retrouvé, tout en allant au lycée, à jouer énormément au piano. Mes parents étaient très anxieux à l'idée que je devienne musicien. Ils entendaient de tous les côtés que le métier de musicien était très difficile, qu'il ne permettait pas de gagner sa vie, ce qui est hélas parfois vrai. Ils m'avaient dit : « Sans baccalauréat, pas question d'entrer au conservatoire », seulement mon professeur, Yvonne Lefébure, me trouvait doué et voulait que j'entre tout de suite au conservatoire. Mais j'ai fini par passer le baccalauréat et je suis par la suite entré au conservatoire.

Ensuite, j'ai gagné le concours Messiaen, ce qui m'a permis de donner quelques concerts et de me faire un peu connaître. J'adorais Messiaen, c'était un personnage très impressionnant, l'un des plus grands compositeurs du XX^e siècle pour moi.

Plus tard, j'ai gagné plusieurs autres concours, notamment une médaille au concours Rubinstein. L'une de mes grandes joies a été de connaître Arthur Rubinstein et de recevoir ses conseils. D'ailleurs, cela me fait penser que parfois, les concours donnent des résultats surprenants. Lors de la première édition du concours, en Israël, il y avait dans le jury un personnage très connu, maintenant décédé, mais qui a fait la chose épouvantable de me donner un zéro, c'est-à-dire la note éliminatoire. Je ne sais pas pour quelle raison, on a dit que c'était pour faire passer l'un de ses élèves, enfin quoi qu'il en soit, cela a eu pour conséquence de faire énormément baisser ma moyenne en cours, et au lieu d'avoir l'un des bons prix – peut-être pas le premier prix – j'ai seulement eu une médaille. Le directeur du concours en a parlé à Rubinstein, qui a eu une crise de colère, et je me rappellerai toute ma vie comment Arthur Rubinstein est arrivé vers moi : « Ne vous inquiétez pas, venez me voir à Paris, nous allons faire beaucoup de musique ensemble ». Je me suis donc retrouvé chez Rubinstein, à Paris, square de l'avenue Foch, dans cette maison à la fois très impressionnante et très simple, pleine de tableaux de Chagall, et il m'a dit des choses très intéressantes



tes – je me souviens, on travaillait sur une sonate de Beethoven – avec cet humour particulier : il critiquait beaucoup les personnes qu'il n'aimait pas. Ensuite il est venu à l'un de mes concerts, ma mère a pleuré en le voyant arriver dans la salle. Et alors que j'avais en quelque sorte été puni par ce fameux zéro, la chance a fini par me sourire. Rubinstein s'est occupé de moi, il m'a écrit un texte, il m'a obtenu deux tournées de concerts dans plusieurs villes en Israël, de 1974 à 1980, juste avant qu'il ne parte en Suisse. Des conseils extraordinaires : des conseils de vie, des conseils par rapport au public... C'était des rencontres.

J'ai aussi eu la chance de rencontrer Paul Badura-Skoda il y a déjà de longues années. Je me rappelle d'un cours de piano en Italie, pas très loin de Rome, où j'ai fait sa connaissance. J'ai aussi très bien connu Alexis Weissenberg, qui était complètement différent de Rubinstein, et qui m'a fait connaître mon futur professeur : la grande Maria Curcio, qui était elle-même l'élève de Schnabel. Nous sommes non seulement dans le même bateau, mais nous formons vraiment une grande famille.

La musique est une transmission avant tout. Lorsqu'on a la chance de rencontrer de très grands maîtres, de partager avec eux, on est tellement reconnaissant qu'on n'a qu'un désir : transmettre ce qu'on nous a donné. Je sais que j'ai certains élèves – pas tous mais certains – à qui j'ai pu transmettre certaines choses que j'avais moi-même reçues. C'est ça la musique. C'est plus que de l'amitié, c'est de l'amour. Et toutes les personnes que je viens de citer, ce sont des personnes

pour qui je serai toute ma vie reconnaissant. Les grands compositeurs comme Liszt, Beethoven, étaient aussi dans cette dynamique, ils aimaient tous les musiciens, et faisaient même leur promotion plus que celle de leur propre musique. Il y a toujours eu une générosité et un don de soi, mais qui se perd peut-être un peu aujourd'hui malheureusement.

Y a-t-il une part de chance dans la carrière d'un pianiste, en fonction de ses rencontres ?

Oui je le pense. Mais pour moi, la chance arrive toujours à un certain moment ; tôt ou tard, mais elle arrive. Je ne crois pas au travail merveilleusement préparé qui reste sans suite. A part si on reste cloîtré chez soi bien sûr, là il ne peut rien se passer. Mais si on développe cette envie de donner aux autres, alors inévitablement on rencontre des gens, on se fait remarquer. Il m'est arrivé au début de ma carrière de faire toute une série de concerts sans être payé parce que je savais que c'était le bonheur de jouer qui était plus fort et que ça me permettait de me faire entendre. Parce qu'il ne faut pas perdre le nord non plus : le but est de se faire connaître, et il n'y a rien de honteux à cela. Il faut vouloir se faire entendre, sans orgueil et sans prétention. Mais je crois que lorsqu'on est convaincu qu'on fait un travail et que ce travail mérite d'être écouté, non pas pour se mettre en avant, mais parce qu'on a envie de donner quelque chose de beau aux autres, je pense que cette fameuse chance arrive. C'est un réseau : certaines personnes ont le pouvoir d'inviter des jeunes pianistes. Mais je crois que les choses finissent par arriver. Je n'ai jamais connu,

parmi les jeunes que j'ai eus en cours, une seule personne qui n'ait pas eu sa chance. Certains ont commencé leur carrière plus tardivement, mais je peux vous dire que je n'ai jamais vu un étudiant très doué qui n'a pas réussi à faire quelque chose.

Comment choisissez-vous les morceaux que vous jouez ?

Je dois vous dire que, quand je suis triste, je n'arrive pas à jouer, parce que, ne serait-ce que physiquement, je suis fatigué, je me sens en quelque sorte oppressé. Par contre, je trouve lorsqu'on est heureux, et c'est un peu paradoxal ce que je vais vous dire, quand on est heureux, les musiques dites tristes, nostalgiques, nous semblent tellement belles ! On se dit : « C'est triste, mais c'est tellement beau ». À croire qu'on aime la tristesse au milieu du bonheur.

J'aime aussi les défis, ça c'est sûr. Je ne dirais pas que j'aime me casser la figure, mais c'est assez excitant, parce qu'au moins on sait où on en est. Dans la vie d'un musicien, ça fait du bien parfois de tomber du vingtième étage ! Je joue quelques morceaux difficiles, mais je n'ai pas tellement de mérite, vous savez quand vous les rabâchez tout le temps... Et il y a souvent une explication derrière le choix d'un morceau : on le rencontre au travers d'un pianiste qui le joue magnifiquement bien par exemple.

De même, c'est important je pense de connaître la vie des compositeurs. De savoir où ils se sont promenés, qui ils ont fréquenté, pour qui ou pour quoi ils ont écrit certains morceaux... Dans l'imaginaire populaire, on pense qu'un compositeur écrit un morceau triste suite à un chagrin d'amour. Mais en fait non, il arrive aux compositeurs d'écrire dans l'urgence, pour une commande. Ils font aussi du *business* ! Wagner aurait-il écrit la tétralogie s'il n'avait pas eu de commande, s'il avait été tranquillement chez lui, avec suffisamment d'argent pour vivre ? Probablement pas. J'irais même plus loin en disant que certains grands compositeurs ou interprètes ont été des « salauds » : ils pouvaient faire des choses sublimes sur le plan artistique et être détestables dans la vie. On a aussi des romantiques exacerbés comme Chopin ou Schumann ; Schumann qui prend le prétexte de son amour pour Clara pour justifier le romantisme de ses œuvres, alors que c'était du narcissisme extrême, qu'il avait une double personnalité. Cette Clara n'a probablement pas été autant mise à l'honneur que la musique le laisse entendre.

Aujourd'hui la Turquie a onze ans

Le 30 mai dernier, le journal *Aujourd'hui la Turquie (ALT)* célébrait son 11^{ème} anniversaire. Dr. Hüseyin Latif, directeur de la publication et écrivain, a également profité de cette occasion pour lancer son dix-huitième livre, *Yazarın Defteri*. Bon nombre d'acteurs politiques et culturels étaient présents pour rendre hommage à cette vitrine de la francophonie qui renforce la mise en réseau économique et culturelle.



C'est dans la galerie d'art **Piramid Sanat** que s'est déroulée la soirée, où des amis du mensuel se sont retrouvés dans une ambiance chaleureuse et festive. Bedri Baykam, artiste et propriétaire des lieux, a ouvert la séance par un témoignage d'amitié envers Hüseyin Latif, en langues française et turque.

Hüseyin Latif et Bedri Baykam ont en commun cette envie de faire partager leur vision du monde. Artistes dans l'âme, l'un s'exprime par la peinture, la vidéo ou la 4D tandis que l'autre préfère s'exprimer par l'écrit. L'auteur confesse : « Je suis ravi que des convives se soient procuré le livre pendant la soirée. Il n'y a pas de meilleur moment pour un écrivain que de rencontrer les lecteurs et de signer des autographes. » Un événement qui récompense l'aboutissement d'un travail de plusieurs années.



Son livre *Yazarın Defteri* est conçu comme une composition où il exprime ses pensées à partir de ses notes délaissées d'universitaire. Comme il aime à le dire, c'est à la façon d'un film de **Jean-Luc Godard** qu'il les dispose et qu'elles reprennent de leur sens.

La galerie d'art a prêté ses murs décorés des œuvres de Badri Baykam et a accueilli

les discours d'honneur pour l'auteur qui est aussi le directeur de la publication *Aujourd'hui la Turquie* : « Hüseyin Latif est une personnalité très importante que j'apprécie, c'est un plaisir de l'accueillir, surtout que j'ai souvent l'occasion de partager mes idées par le biais de ce journal. Sa présence sert beaucoup aux relations non seulement franco-turques, mais aussi turco-européennes. »

« En tant que Turc francophone, la position d'*Aujourd'hui la Turquie* est aussi la mienne. Je suis entre deux pays, et c'est très important d'établir des ponts entre la Turquie et la France. » **Bedri Baykam, Peintre, écrivain, politicien**

Baykam s'est exprimé en décrivant le directeur de la publication comme une « [...] personne énergique, de bonne humeur, qui fait preuve d'un optimisme certain envers la société. Il a pris la décision d'être un homme qui permet le dialogue et qui voit au-delà des problèmes, il renforce le dialogue et la démocratie. »



Agréablement surpris de recevoir la visite de **Yalçın Zaim**, président de Conseil administratif de l'Université d'Atılım d'Ankara, la joie était au rendez-vous pour le fondateur du premier et unique journal francophone papier de Turquie, partagée avec ses amis qui étaient tous là pour le féliciter. Il se dit satisfait : « Nous avons fait avec nos moyens, mais les objectifs ont été atteints, la plupart des diplomates francophones étaient présents. [...] Il y a douze ans, il était impensable qu'un journal francophone voie le jour en Turquie. Aujourd'hui, c'est le cas et il bénéficie d'une bonne visibilité. »

Prof. Dr. Haydar Çakmak, professeur en relations internationales, connaît bien Hüseyin Latif « J'étais à ses côtés lors de la création du journal. Il a mis beaucoup de temps et d'énergie afin de faire naître ce journal. Il m'arrive parfois d'écrire pour la rédaction. C'est une chance d'avoir un journal comme *Aujourd'hui la Turquie* pour ce pays et pour la France. »

Dr. Murat Yalçın est un ami de longue date du journal. Ancien président de la Chambre de Commerce d'Istanbul, il est convaincu du projet journalistique : « Aujourd'hui la Turquie, c'est le lien le plus important entre la Turquie et le monde francophone. »

Pour la rédactrice en chef **Dr. Mireille Sadège**, « *Aujourd'hui la Turquie* est une aventure humaine et journalistique, mais également une plateforme d'échange internationale. Il permet de lire la Turquie en français et contribue à la francophonie dans ce pays mais aussi aux relations franco-turques. »

Une rencontre entre le monde francophone et le public turc

Le journal existe depuis 2005 et a connu plusieurs évolutions. Après la création d'un site Internet et d'une Web-TV, une application gratuite pour Smartphone a vu le jour. Le journal s'attache à fournir une information de qualité grâce à des chroniqueurs experts dans leurs domaines et grâce à des interviews effectuées avec des personnalités politiques et économiques qui apportent un éclairage pertinent sur l'actualité et sur les questions de sociétés.

« En Turquie comment dans n'importe quel pays où la langue française n'est pas la langue maternelle et majoritaire, un journal comme *Aujourd'hui la Turquie* est un acquis et un outil pour établir des liens entre les gens. » **Charles Hunter, Consul général des Etats-Unis à Istanbul**

« Je crois que la seule manière de développer la francophonie en Turquie est de promouvoir la culture. Le journal délivre des opinions personnelles et couvre énormément d'aspects de la vie en Turquie. Des informations économiques, politiques et culturelles. » **Henri Vantieghem, Le Consul général de Belgique**

Au cours de la soirée, **Uğur Ariner**, ancien ambassadeur de la Turquie au Maroc et **Prof. Dr. Nevzat Yalçın**, personnage important de la politique turque ont aussi exprimé leurs témoignages. En toile de fond, derrière les différentes opinions exprimées, un projet culturel puissant : la promotion de la francophonie en Turquie. La langue française nous réunit et c'est la clé d'un réseau solide. Si les galeries d'art et les expositions peuvent ouvrir une fenêtre sur cet univers composé d'artistes, de chercheurs, de représentants politiques et d'acteurs économiques qu'*Aujourd'hui la Turquie* met en valeur, il faut considérer la francophonie comme un projet qui s'étend au sein du pays, mais aussi au-delà de ses frontières.



Aujourd'hui la Turquie entend analyser, décrypter et partager une vision de la Turquie moderne à ses lecteurs francophones. « Le journal offre un écho international sur ce qui se passe en Turquie » déclare Amandine Canistro, ancienne journaliste d'ALT aujourd'hui chargée de mission culturelle à l'Institut français d'Algérie.

« *Aujourd'hui la Turquie* renforce cette idée d'une Turquie ouverte sur le monde et offre une voix à cette communauté francophone de Turquie. A la manière du pont du Bosphore qui relie l'Asie à l'Europe, *Aujourd'hui la Turquie* est une passerelle entre la Turquie et la francophonie. » **Arnaud Eyssautier, ancien journaliste ALT**

Depuis onze ans, *Aujourd'hui la Turquie* s'attache à diffuser des analyses sur les relations franco-turques, mais aussi turco-européennes et célèbre la francophonie et investit les milieux culturels, mais aussi universitaires. Les étudiants, venus de France, d'Europe, de Turquie, du Canada et de l'Afrique du Nord, avec des parcours différents s'investissent et déploient leur curiosité pour exercer le métier de journaliste au sein de la rédaction.

« Le journal permet à beaucoup de jeunes journalistes français de découvrir la Turquie et de poser sur le pays leur regard extérieur, ébahi et souvent plus innocent que celui des Français qui sont déjà sur place. » **Benjamin Delille, étudiant à l'ESJ de Lille**

Ils apportent ce souffle sur l'actualité à travers le support que leur offre le journal, se saisissent du réseau mis à leur disposition et s'enrichissent intellectuellement. En travaillant pour la rédaction d'*Aujourd'hui la Turquie*, ils se confrontent à une vision du monde différente et approfondissent leur connaissance du pays, découvrent une ville moderne qui contraste avec les stéréotypes véhiculés.

Avec des appuis aussi importants qui continuent à lui sourire et à l'accueillir à bras ouverts, il y a fort à parier que cette aventure humaine ait de très beaux jours devant elle. En tant que vitrine de la francophonie, *Aujourd'hui la Turquie* est un point de rencontre fondamental. C'est le carrefour privilégié des initiatives des acteurs francophones de la culture et de l'économie, le cœur battant de la francophonie à Istanbul.

* **Manon Guilbert, Yasmine Mehdi, Dorian Alinaghi, Kiyem Altan, Paul de Villepin**
Photos par **Aramis Kalay et Levent Kulu**

Aujourd'hui
la Turquie

Edité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • **Directeur de la publication** : Hugues Richard • **Directeur de la rédaction** : Hossein Latif Dizadj • **Rédactrice en chef** : Mireille Sadège • **Rédacteur** : Daniel Latif • **Commission paritaire** : 0718 | 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • **Editeur en Europe** : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. **Edition Turquie** : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. n. 59 Istanbul • Tél. 0216 550 22 50 • **Genel Yayın Yönetmeni**: Hossein Latif • **Yazışleri Müdürü**: Mireille Sadège • **Yayın Koordinasyonu**: Kemal Belgin • **Sorumlu Yazışleri Müdürü**: Ahmet Altunbaş • **Conseiller juridique** : Bahar Özeray • **Comité de rédaction / Yayın Kurulu** : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Atilla Dorsay, Ayhan Cöner, Berk Mansur Delipinar, Bülent Akarcalı, Celal

Biyyıkloğlu, Daniel Latif, Doğan Sumar, Egemen Berköz, Enver Koltuk, Erkan Oyal, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Ezgi Biçer, Gürkan Kınacı, Hugues Richard, Hasan Latif, İlhan Kesici, İnci Kara, Jean-Michel Tricart, Kasım Zoto, Kemal Belgin, Merter Özay, Merve Şahin, Müyesser Saka, Nevzat Yalçın, Nolvann Allano, Onur Eren, Onursal Özatacan, Osman Necmi Gürmen, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sönmez Köksal, Yasemin İnceoğlu, Ali Doğan Çamak, Mehmet Şakir Ersoy, Hacer Kuru, Sirma Parman, Arzu Kunt • **Publicité et la communication** : Bizimavrupa / CVMag • Uniprint Basım San ve Tic Aş. • **Correspondants** : Neyran Elden (Strasbourg), Sandrine Akrin (Toulouse), Duygu Erdoğan (New York), Sinem Çakmak (Bruxelle) • **Conception**: Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Apa Uniprint Basım AŞ. Hadimköy m. 434 s. 34555 Arnavutköy Tel: 0212 798 28 40 • **Distribution**: NMPP • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • **ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE)**: Kemal Belgin, Celal Biyyıkloğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com



Küre, une commune où il fait bon vivre



Küre, c'est d'abord le dépaysement assuré. À chaque coin de rue, la verdure et la nature des montagnes sont omniprésentes. L'air frais, la simplicité et le caractère paisible de la ville n'empêche guère une vie sociale bien affirmée, en témoignent les quelques restaurants, cafés et autres lieux de rassemblement dispersés çà et là. D'après une habitante de la ville, l'organisation par la mairie, en collaboration avec la jeunesse locale, d'un « repas de rupture de jeûne pouvant accueillir un millier de personnes sur la place centrale chaque été depuis deux ans », illustre elle aussi « la festivité au sein de cette petite commune ». Il s'agit d'ailleurs là de l'un des principaux intérêts de Küre : le contraste. Le contraste entre le cadre de vie et ce qui s'y passe. Entre l'apparente placidité et le poids historique. Entre la faible démographie et la capacité de travail.



Car cette ville engendre, aussi, de l'emploi. Dans une région sans métropole et au tourisme quasi inexistant, elle attire nombre de mineurs. Locaux ou venant de toute la Turquie, nombreux sont ceux qui s'affairent dans les riches mines dont dispose Küre, depuis que 25 millions de tonnes de réserve y ont été trouvées. D'après une commerçante locale, « quelques 800 employés y travaillent à temps plein » et « malgré les conditions de travail difficiles propres aux métiers dans les mines, la sécurité à Küre est relativement bien assurée ».

Au centre de la commune se trouve la boutique *Küre'den Doğal* qui propose des produits dits naturels. D'après Bahar, employée de la boutique, cette affaire florissante est née depuis deux ans et demi « autour de la distribution, essentiellement de miel, en Turquie, notamment à travers les Foires de Kastamonu dans de grandes villes telles qu'Istanbul, Ankara ou Bursa ». Elle fait participer les habitants de la commune et ses alentours, des individus de confiance et d'expérience, qui « fournissent notre entreprise de 28 types de produits différents, 100%

Au cœur des montagnes de la mer Noire, oscillant entre ambiance champêtre et cadre urbain, Küre est une commune bien particulière. Nos entretiens avec le maire Kamil Aydınli, ainsi qu'avec des habitants nous ont permis d'en brosser un portrait singulier. Stratégique lors des débuts de la République, désormais réputée pour sa nature, cette commune de 3500 habitants occupe un rang particulier parmi les autres districts de la province de Kastamonu. Son dynamisme détonne au regard de sa modeste démographie, et chacun de ses habitants s'attelle à faire connaître les atouts et l'attractivité de la commune : Küre n'est pas qu'une petite ville comme tant d'autres, elle regorge de trésors.



naturels ». Les employés s'y chargent du *packaging* et de la vente. Ils impriment eux-mêmes les étiquettes, gèrent aussi les commandes ainsi que les livraisons. Cette activité est même encouragée par la mairie, à travers son projet de soutien à *Küre'den Doğal*. Chacun y va ainsi de sa contribution, et beaucoup parviennent à en vivre. Cette entreprise est désormais un incontournable de l'économie locale, d'autant plus que d'après Bahar, « cette affaire a permis une prise de conscience du potentiel de la ville : désormais, les locaux entretiennent les arbres et les fruits qui en sortent, et nous les apportent ». Ce témoignage résumerait à lui seul la dynamique locale de ces dernières années. Küre, c'est avant tout une ville qui dispose d'atouts naturels. Qu'est-ce qui a motivé cette commune, avec tant de potentiel, à faire appel à l'Université de Mimar Sinan pour des projets de restauration ? En réalité, en dépit d'un patrimoine naturel riche, certains de ses atouts, quand ils ne constituent pas ses limites, gagneraient à être développés.

Des facteurs historiques et légaux comme faiblesses locales

Küre dispose d'un poids historique indéniable, comme en témoignent la mosquée Hoca Akşemseddin, les hammams, ou encore l'architecture européenne de certaines maisons. Cette commune a longtemps été au centre de l'attention des divers dirigeants ottomans pour ses ressources en charbon. Elle avait ainsi une importance économique et stratégique certaine dans le temps. D'après les explications de Kamil Aydınli, maire de la ville, elle était « l'un des points de passage de la route reliant Inebolu, ville côtière de mer Noire à Ankara » lors de la guerre d'Indépen-

dance. Depuis 2006, la « Route de l'Indépendance et la Marche en hommage à Atatürk » est organisée par le préfet de Kastamonu. Lorsque l'équipe de notre journal était sur le terrain, elle a pu interroger quelques-uns des 400 participants de l'édition 2016. Pour l'un d'eux, il s'agit de « ressentir les conditions dans lesquelles nos Anciens se sont battus pour fonder la République de Turquie ». Pour un autre, c'est l'aspect collectif et festif de cet épisode patriotique, qui plait : « Nous venons de parties très différentes de la Turquie. Nous sommes accueillis en grandes pompes, mais aussi nourris et logés par les communes dans lesquelles nous passons. À mon sens, il s'agit d'une expérience de patriotisme unique ». Ainsi donc, l'héritage historique de la ville lui permet d'asseoir un peu plus son importance actuelle. Mais c'est aussi une partie de ce passé qui freine le développement de la commune. Comme nous l'a expliqué monsieur Aydınli, « à l'époque du Sultan Fatih en 1453, la ville a subi deux incendies ». Elle en « ressent toujours les conséquences aujourd'hui », puisque Küre a perdu de sa superficie, de nombre de son patrimoine, mais aussi d'une grande partie de ses habitants au profit d'Istanbul. En plus des ravages causés depuis des années à cette commune historique, un phénomène d'exode rural la touche aussi.

Sa beauté environnementale constitue également sa faiblesse : 85% du territoire de Küre est constitué de forêt. Cela offre un panorama des plus appréciables aux locaux et autres visiteurs. Cependant, cet aspect forestier est

contraignant pour la vie locale puisqu'au regard de la législation en vigueur, il signifie que quasiment rien ne peut y être construit. D'après le maire, « le développement local est par là même assez limité, et favorise encore l'exode rural ». Cette commune pourrait en effet accueillir plus d'habitants qu'elle n'en compte actuellement, mais il serait toutefois difficile, voire impossible, de construire de nouveaux logements et commerces afin de desservir une population plus importante. Cette ville rencontre donc un certain nombre de limites à son développement, et c'est pourquoi le projet de l'université Mimar Sinan y est le bienvenu.



Un projet à visée communicative

Küre est un lieu idéal pour se ressourcer, et même pour y vivre, mais Kamil Aydınli aimerait aussi le construire et le reconstruire, l'améliorer, et lui ouvrir de nouveaux horizons. Ainsi, il nous a expliqué que : « nous voulons réhabiliter la ville et optimiser son potentiel. Cela satisferait la population, et permettrait aussi d'ouvrir des perspectives pour notre commune. Le projet de l'université est un projet de rénovation mais est également, je le souhaite, un projet de communication à notre endroit ». Ainsi donc, à travers l'aménagement du mur de la « route de l'Indépendance », le maire espère aussi faire connaître sa ville. Et comme il nous le souligne, « si l'Université Mimar Sinan s'intéresse à Küre, ce n'est pas anodin ». Par cette collaboration avec l'université stambouliote, la ville espère développer le tourisme dans une commune riche en atouts, où la foresterie et les métiers de la mine ne suffisent plus en tant que piliers de l'économie locale. Cette nouvelle branche de l'activité permettrait de développer l'économie de la commune, et s'inscrirait dans le projet plus vaste du maire : remettre sa municipalité sur pied et ce faisant, améliorer les conditions de vie locales. D'après Kamil Aydınli, il convient en effet d'inscrire cette initiative dans une perspective plus large, puisque « la collaboration avec l'Université de Mimar Sinan permettra d'améliorer la vie à Küre ».

* *Kiyem Altan*



Kamil Aydınli



Bozkurt : entre paysages à foison, destination touristique et projet d'avenir

Une ville dynamique en bord de mer, où les villages côtoient les montagnes : Bozkurt. C'est une commune dont le territoire recouvre une superficie de 286 km² au bord de la Mer noire, toute aussi singulière que la première. Aussi un district de la province de Kastamonu, ce commun compte plus de 8000 habitants, dont un tiers vit dans les villages qui lui sont rattachés. L'entretien avec Bozkurt Ekeş, maire de la ville depuis mars 2015, mais aussi les déplacements effectués dans le cadre de la journée sur le terrain par la rédaction, ont été intéressants à plusieurs titres. En plus d'illustrer une seconde fois la diversité des paysages propres à Kastamonu, la ville de Bozkurt évolue différemment. Ce faisant, le projet de l'Université de Mimar Sinan s'y inscrit dans un cadre et une perspective autres. Bozkurt est une commune verte et montagnarde. Plus densément peuplée que certaines de ses voisines, elle regorge de panoramas variés, cela dans un cadre boisé. Les maisons valent également le détour, que ce soit pour leurs couleurs vives, leur emplacement parfois isolé ou encore, au détour de certaines rues, leur architecture riche et variée. Partout, des salons de thé et des restaurants permettent de prendre du bon temps dans la ville. Parfois sont visibles certains indices d'une autre époque. C'est notamment le cas avec l'ancienne église transformée en mosquée dans le village de Yakaören, ou encore avec le platane d'Orient âgé de 800 ans et toujours présent dans le village actuel de Beldeğirmeni. Ce dernier témoigne par ailleurs, lui aussi, de l'aspect forestier de la ville. Bozkurt, c'est la montagne au bord de la mer et la mer au bord de la montagne. A quelques minutes d'intervalle, il est possible d'avoir accès tant à la plage qu'aux hauteurs ; de passer de l'agitation - même si relative - de la ville, à l'isolement des villages.



C'est d'ailleurs cette singularité qui en fait une destination de tourisme intérieur. Il y existe un hôtel, Konak Otel, à trois kilomètres du centre-ville. D'autant plus qu'au regard de l'environnement dans lequel prend place la commune, les températures locales n'y sont jamais pesantes. D'après Bozkurt Ekeş, « le centre, où vivent 5500 personnes durant l'année, en accueille 25 000 lors de la saison estivale ». La plupart sont des gens originaires de la commune, mais qui ont été contraints de re-



faire leur vie ailleurs, souvent à Istanbul, exode rural oblige. Dans une certaine mesure, ce processus de retour estival évoque le parcours du maire qui, après avoir travaillé des années durant à Istanbul, s'est très récemment installé à Bozkurt, sa ville natale, afin d'y occuper ses fonctions et d'y porter son projet.

Car à Bozkurt, en effet, le maire a une véritable ambition : l'éducation. Comment pourrions-nous imaginer un futur pour la ville, sans la jeunesse ni le savoir au cœur des priorités ? D'après Bozkurt Ekeş, un double objectif encadre cette vision éducative : « développer et créer ». Développer le potentiel et les perspectives d'avenir de la jeunesse locale, mais aussi créer un dynamisme et des structures permettant d'accueillir des individus de tous horizons. En plus des écoles, la ville souhaite aussi construire « un théâtre, un cinéma, des logements pour les étudiants, des lieux de socialisation... En somme, tout ce qui pourrait amener Bozkurt à être une ville étudiante accueillante et attractive ».

Le maire de Bozkurt souhaite ainsi développer le tourisme et faire de la commune un pôle incontournable de la vie éducative. Dans ce cadre, il ambitionne une communication et une ouverture vers le reste de la Turquie. Deux raisons majeures permettent d'expliquer ces souhaits.

Une désertification l'hiver, et des limites à l'économie locale

En dépit de la beauté, du ressourcement et de la tranquillité qu'offrent cette commune, il semble que ces atouts ne lui soient bénéfiques qu'à l'été venu.

Comme le dit le maire, « Bozkurt, c'est la station estivale des stambouliotes ». En fait, la commune dispose déjà d'une attractivité touristique effective, comme en témoigne le quintuplement de sa population entre le mois de juin et celui de septembre. Mais elle manque en revanche d'infrastructures susceptibles de faire tourner son économie le reste de l'année.

Cette commune dispose en effet d'une modeste superficie, de montagnes et de verdure en grand nombre qui, d'après Bozkurt Ekeş, « rendent difficile l'implantation d'industries. Il s'agit ainsi d'une ville de services, à destination d'une population essentiellement retraitée. » S'il fait bon vivre à Bozkurt, la commune souffre de l'exode rural qui la frappe depuis plusieurs d'années, et l'engouement vacancier seul ne suffit pas à contrer ce fléau démographique et économique.

Car le départ en masse des populations est effectivement tout à la fois la source et la conséquence des difficultés économiques que connaît la ville. Si beaucoup s'en sont allés, c'est en raison du manque d'emploi. Aujourd'hui, ils contribuent à l'économie de Kastamonu et à celle de Bozkurt, en y créant par exemple des hôtels, mais la grande partie de ces projets se fait toujours en « lien étroit avec des entreprises d'Istanbul, où la majorité sont installés ». Ainsi, si une contribution à l'économie locale est observée depuis quelques années, elle demeure largement insuffisante.

Le cadre environnemental dans lequel se trouve Bozkurt constitue lui aussi une limite à l'économie locale puisqu'il ne permet que la mise en place de services, ou bien de petits commerces, mais pas d'entreprises de taille et d'importance commerciale assez conséquente pour créer de l'emploi tout en enrichissant la ville. Il y a de la chasse, bien sûr, favorisée par la grande variété d'animaux vivant dans la région, mais elle ne suffit

pas à créer une économie structurée. Il en va de même des fruits, bien que naturels et très juteux. Si cette ville dispose d'atouts, elle se voit limitée dans leur exploitation. Pourtant, une particularité de Bozkurt pourrait lui permettre de développer davantage son économie locale. Il s'agit de l'artisanat du bois.

Le fait-main local au cœur du projet de Mimar Sinan

Depuis une quarantaine d'années, un commerce local s'est imposé comme l'un des piliers et des symboles de la ville. Il s'agit de la firme Bozkurt Ahşap, spécialisée dans le travail du bois. Elle utilise le bois local, le travaille manuellement et en fait des chaises et des tables uniques et de qualité. L'artisan à l'origine de ce projet



est un amoureux du bois, qui se distingue depuis des années par la sobriété de son œuvre. Ce choix est volontaire, puisqu'il consiste en la mise en valeur du matériel simple et brut, à travers un travail minutieux et distingué. Il regrette d'ailleurs que son travail, qui se fait de plus en plus rare, et ses produits, tra-



vailés des heures durant, « n'aient pas davantage de popularité en Turquie ».

C'est pour cette raison que l'Université Mimar Sinan s'y intéresse. Ce projet poursuit ainsi plusieurs finalités. D'après la coordinatrice du projet, la professeur Zeynep Aygen, il reste encore à déterminer si des professeurs se rendront sur le terrain cet été afin d'en dessiner les pourtours. Mais s'il n'est pour le moment qu'une ébauche, il vise à mettre en valeur le savoir-faire local. Cela démontrera que la question du cadre environnemental boisé, frein à l'implantation industrielle, peut constituer un atout lorsqu'il s'agit d'exploiter le bois. Par ailleurs, en établissant un projet autour de l'activité et du procédé choisis par cette firme, l'Université pourrait contribuer à sa façon à donner un gain de popularité à la ville, et par là développer son économie locale. Combiné à la volonté d'attirer à court et moyen terme les étudiants de toute la Turquie, le maire verrait ainsi ses aspirations pour Bozkurt se concrétiser : une ville dynamique, développée et forte de spécificités reconnues. Il se dit d'ailleurs « ravi de la collaboration avec l'Université » et est « profondément convaincu que le résultat et les perspectives seront bénéfiques à la commune ».

Ayancık, entre terre et mer

Située au bord de la Mer noire, la commune d'Ayancık peut se vanter de cumuler plus de deux kilomètres de plages de sable fin et de galets. Fondée en 1856 au creux de deux collines, cette ville fut autrefois un pilier de l'industrie forestière. Elle tente aujourd'hui d'attirer les touristes en quête de soleil et de quiétude. Aujourd'hui la Turquie s'est rendu sur place pour découvrir cette commune entre terre et mer.



L'industrie forestière, moteur économique du 20^e siècle

Sur les routes de la commune d'Ayancık comptant 71 villages, des vestiges du passé rappellent l'âge d'or de l'industrie forestière régionale. Campements de bûcherons désertés, usine en ruine et billots de bois éparses illustrent une époque révolue, bien que quelques dizaines de travailleurs vivent encore de ce secteur.

« Une multinationale, créée conjointement par les Allemands et les Belges dans les années 30, s'était installée dans la région. À l'époque, cela avait permis de créer beaucoup d'emplois et de dynamiser la vie économique d'Ayancık. », a expliqué le maire de la commune, Ayhan Ergün.

Durant cette période de prospérité, la ville avait fait l'acquisition d'un cinéma, d'un théâtre et aussi d'une équipe de foot, qui a contribué à créer une véritable culture citadine dont certaines traces perdurent encore.



Toute ascension connaît cependant un déclin, et c'est avec la fermeture de l'usine en 1945, coïncidant avec le phénomène d'urbanisme dans le reste de la Turquie, qu'Ayancık a connu un épisode d'exode rural important, comme l'explique son maire actuel : « Notre ville fait partie de celles qui ont envoyé le plus de Turcs à l'étranger. Ils reviennent beaucoup pendant l'été, d'Allemagne, de Hollande et d'Autriche surtout. »

La deuxième plus grande commune de Sinop qui compte actuellement 23 000 habitants a vu elle aussi bon nombre de ses habitants se déplacer vers les grandes villes d'Istanbul, de Bursa, ou encore

d'Izmit. Estimé à 150 000, ces Ayancikois contribuent toujours à l'économie locale, puisqu'ils reviennent souvent l'heure des vacances d'été venue. Comme quoi, l'appel de la Mer noire et l'attachement aux racines demeure plus fort que les raisons économiques qui les ont poussés à s'exiler.

Par ailleurs, si la population, composée d'un nombre important de retraités vieillit à vue d'œil et que le taux de natalité diminue continuellement, la commune peut compter sur une relève de 3000 élèves pour assurer son développement futur. Le maire s'inquiète toutefois de voir cette jeunesse quitter Ayancık afin de poursuivre ses études universitaires dans les grandes villes de Turquie.

C'est pour éviter cela que des départements universitaires seront construits dans les 10 prochaines années, dont un de 10 000 mètres carré qui est déjà en construction. Ainsi, des étudiants en informatique, en comptabilité, mais aussi en foresterie devraient établir leurs quartiers à Ayancık dans la prochaine décennie, vitalisant ainsi la vie sociale et économique de la commune.

Le tourisme, espoir économique du 21^e siècle

Aujourd'hui, c'est plutôt sur le tourisme que les autorités ont choisi de miser pour dynamiser l'économie locale. Et pour cause, cette région offre des paysages à couper le souffle. En effet, bordée par des montagnes peuplées de forêts denses de conifères et de feuillus d'un côté, et par la Mer noire de l'autre, la région possède des atouts pour devenir la prochaine station balnéaire in de la Turquie.

Cependant, les plages sauvages, la côte peu aménagée et les voies routières sous-développées constituent des freins majeurs au développement touristique de la région, repoussant un peu plus l'heure de grâce.

« De temps à autre, un camion arrive dans notre commune et le conducteur nous dit qu'il ne reviendra

pas à cause des routes sinueuses et des nombreuses pentes qu'il a dû parcourir. Les conditions se détériorent davantage en hiver, ce qui rend la région difficilement accessible », a donné comme exemple M. Ergün.

Pour lui, lorsque le problème des routes sera réglé, les touristes et les investisseurs afflueront pour découvrir cette perle de la Mer noire. En attendant, Ayancık conserve son cachet de ville de campagne charmante tout en étant dépaysante. Ainsi, des aspects positifs ressortent des problèmes évoqués par M. Ergün. En effet, la tranquillité d'Ayancık, ses restaurants de poisson traditionnels bordant la Mer noire, ses pêcheurs placides aux abords de l'eau, de même que l'ambiance qui s'y dégage à la nuit tombée sont des aspects qui font de la région une oasis de calme et de sérénité.



Des projets pour promouvoir le tourisme balnéaire et forestier sont envisagés, dont un musée sur l'industrie forestière. « En Turquie, la foresterie au sens scientifique a commencé à Ayancık », souligne le maire. « Nous aimerons que le futur musée soit un incontournable pour tous les amoureux de la forêt », a-t-il ajouté. Avec les centaines d'espèces végétales qui constituent sa flore mais aussi avec les plateaux, les cavernes, les canyons et les cascades qui se trouvent sur son territoire, il y a fort à parier que la région ravira les amateurs du grand air.

Les femmes d'Ayancık, arme secrète du développement

La municipalité compte beaucoup sur le travail des femmes pour vitaliser l'économie locale. « À mon avis, nos femmes au foyer sont plus compétentes que les hommes, et je crois qu'il faudrait développer les secteurs dans lesquelles elles travaillent, comme l'artisanat par exemple », a confié à ce sujet le maire.

« Les hommes, notamment à cause de l'époque de la fabrique allemande, sont habitués à vivre tranquillement et sont donc réticents

à l'égard des métiers physiques dans la forêt ou dans les chantiers. Les femmes, pour leur part, ne sourcilent pas, elles produisent et travaillent », a-t-il ajouté.

C'est dans cette optique que la mairie a acquis un local commercial au bord de l'eau et il y a lancé un commerce de broderies traditionnelles en 2005, en espérant des retombées économiques et sauvegarder l'art ancestral de la broderie.

Dans le cadre du Halk Eğitim [Formation publique], Serap Ercan a été recrutée pour y travailler à temps plein, accompagnée par trois employés à temps partiel, en quelque sorte des apprentis. Dans son atelier, assise sur son métier à tisser, la couturière a déclaré : « Je m'inspire des motifs et des tissus traditionnels, que je reproduis sur des objets de la vie courante comme des sacs, des trousseaux et des nappes. Pour moi, c'est une façon de sauvegarder notre patrimoine culturel. » Reste à savoir si toutes ces merveilles sauront encourager l'État turc à investir dans les nombreux projets qui font rêver la population d'Ayancık. Aujourd'hui, la région « ne peut attirer ces investissements » puisqu'elle n'a « aucun argument ne pouvant motiver [l'État] », selon le maire. Il souligne néanmoins que la région mériterait une attention particulière, puisqu'elle a longtemps été une mine d'or pour la Turquie grâce à sa forêt.

Des touristes partis trouver la quiétude aux amoureux inconditionnels de la forêt en passant par les retraités qui ne connaissent qu'Ayancık, tous espèrent que le développement routier, touristique et économique ne dénaturera pas la commune.



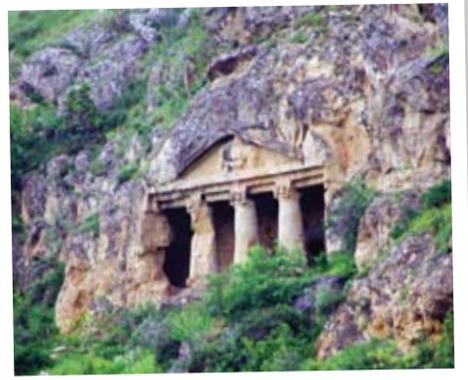
Car au-delà de son atout charme avec ses paysages époustouffants, sa mer bleue comme le ciel et ses impressionnantes cascades, c'est véritablement l'âme d'Ayancık qui en fait un endroit unique et si ressourçant.



Ayhan Ergün

Boyabat : Entre paysages pittoresques et patrimoine particulier

Avec ses rizières à perte de vue, ses splendides montagnes et ses monuments historiques qui rappellent une époque révolue, la commune de Boyabat a tout pour devenir un exemple de la valorisation du patrimoine turc, tant naturel qu'historique. Nous avons exploré cette commune du nord de la Turquie, composée à 62% de forêt.



Il est 10h du matin lorsque nous arrivons à l'aéroport de Sinop, qui nous surprend tant par sa petite taille que par la végétation luxuriante qui l'entoure. Ahmet Küçükbaş nous y attend. Passionné tant par la nature que par sa région natale, le vétérinaire désormais à la retraite monte au volant de sa voiture en direction de Boyabat. Pendant l'heure et demie de trajet reliant les deux villes, l'homme emprunte les petites routes de campagne turque, et décrit avec plaisir le magnifique paysage de cette campagne aux journalistes venues d'Istanbul, visiblement épatées par le panorama se déployant sous leurs yeux.



Bazalt Kayaları, site naturel excentré, mais incontournable

À environ 20 kilomètres de la ville de Boyabat, accessible par l'un des chemins de graviers sinueux caractéristiques de cette région montagneuse non loin de la Mer noire, se trouve le site de « Bazalt Kayaları » les rochers de basalte. Attraction principale du lieu, les colonnes basaltiques, hautes de 40 mètres, intriguent les visiteurs. Formées par la solidification et la contraction thermique du magma, celles-ci témoignent de la présence d'un volcan sur les lieux il y a de cela environ six millions d'années. Comptant plus de 50 espèces végétales ainsi que près de 30 espèces d'oiseaux, « Bazalt Kayaları » n'a été aménagé que très récemment, en 2013, lorsque l'ingénieure forestière Fatma Karahan y a

construit ponts et escaliers dans des matériaux bruts, rendant ainsi le site plus accessible aux randonneurs tout en évitant de sacrifier l'aspect naturel des lieux.

Bien que la montée puisse être assez pénible, l'exceptionnelle vue qu'on obtient du haut des rochers permet de constater l'étendue des territoires entourant Boyabat ainsi que la luxuriante végétation emplissant ses vallées. Également impressionnante, la chute de la rivière Harın Deresi Fındıklı surplombe le site et l'eau fraîche qui glisse de ses parois permet aux promeneurs de se rafraîchir.

Ahmet Küçükbaş organise des randonnées sur le site depuis plusieurs années. Il commente : « Après ma retraite, j'ai voulu me réinstaller dans ma ville natale de Boyabat. C'est pour promouvoir ma commune, et aussi parce que je suis un passionné de la nature que j'ai choisi d'organiser des excursions, pour présenter ma région et ses alentours au plus grand nombre. »

Une ambition partagée par Şefik Çakıcı, maire de la commune depuis 2014 : « On veut développer le tourisme, et attirer plus de personnes dans notre région. Jusqu'à 2019, nous allons lancer des initiatives de développement de nos atouts historiques, culturels et naturels afin de faire de Boyabat une véritable destination touristique. »

Somme toute, le site de Bazalt Kayaları reste un passage obligé lors d'une visite dans la région, si ce n'est pour sortir de la ville de Boyabat et découvrir la campagne turque. Sur les routes, ne soyez guère surpris de croiser tracteurs, vaches et bergères, dans une ambiance apaisante et pittoresque.

Restaurer la vieille ville, plus qu'un programme, une mission

De la mosquée érigée à l'époque de la Chute de Constantinople, au marché datant des années trente d'inspiration néoclassique italien, au konak de l'époque ottomane, en passant par le château vieux d'environ 2600 ans tous ont été, ou seront restaurés.

Délaissée jusqu'au début des années 2000, la vieille ville de Boyabat regorge de bâtiments témoignant de la riche histoire de cette région de la Turquie, qui aurait été gouvernée par les Kaskians, les Hittites, les Paphlagoniens, les Perses, les Lydiens et les Romains avant de devenir un territoire turc il y a environ 500 ans.

Ainsi, dans les dernières années, la mairie a débuté un travail de restauration important qui continuera désormais avec l'aide de Zeynep Aygen, professeure à l'Université de Mimar Sinan et de ses étudiants, qui se chargeront de répertorier et de planifier la restauration de bon nombre d'édifices de la vieille ville.



Au cœur de cette dernière se situe une maison-musée, le meilleur exemple de restauration. Bâtie en 1883, celle-ci avait été complètement délaissée avant 2012, lorsque les autorités locales ont décidé de la restaurer et d'en faire un musée, dans lequel la vie quotidienne des habitants de l'époque est mise en scène. Rassemblant broderies, vêtements, vaisselle et tapis d'époque, c'est un véritable voyage dans le temps qui attend les visiteurs en quête de nostalgie ottomane.

Second cas illustrant la volonté de remettre la vieille Boyabat au goût du jour, le château surplombant la ville. Celui-ci aurait été construit au VI^e siècle avant J-C et ses habitants ne l'auraient quitté qu'aux alentours de 1830, pour descendre dans la vallée hébergeant Boyabat que nous connaissons aujourd'hui. Facilement accessible en voiture, les plus téméraires peuvent aussi emprunter les 300 marches qui mènent de la rivière à la montagne. Creusées dans le roc, celles-ci

ont récemment été restaurées par la ville afin qu'elles soient suffisamment solides pour supporter le poids des aventuriers.

« Notre ville n'est pas anodine, elle a des racines historiques et culturelles qui en font sa spécificité. Le tourisme culturel à Boyabat concernera surtout le marché historique, les maisons et le château afin de montrer aux visiteurs comment était la vie ici à l'époque. Nous sommes d'ailleurs en train de formuler des demandes pour ouvrir les archives ottomanes, afin d'avoir plus de détails sur la longue histoire de Boyabat », a commenté le maire actuel.

Ainsi, si ces travaux de restauration ont en partie pour objectif d'attirer les touristes, ils font également grandement plaisir à la population locale, qui se réjouit de voir son patrimoine entretenu. Boyabat est en ce sens un modèle de valorisation du patrimoine en Turquie, trop souvent laissé à l'abandon, ou pire encore, rasé au profit de constructions modernes.

Ce constat est partagé par M. Çakıcı, qui considère malheureusement que « les Turcs détruisent souvent leur patrimoine. » « Je veux protéger notre héritage culturel ainsi que la culture ancrée au sein de notre société. Il s'agit de restaurer les maisons, mais aussi les mentalités », a-t-il ajouté.

Une vie (en partie) rythmée par le riz
Grands amateurs de pilav, le peuple turc consomme environ 500 000 tonnes de riz par an, dont 25 000 provenant de Boyabat (environ 5% de la production nationale). Ainsi, sur les routes liant l'aéroport de Sinop à la ville de Boyabat, des dizaines de rizières ornent le paysage campagnard. Celles-ci, majoritairement situées dans les vallées de Gökirmak et de Kızılırmak, contribuent à faire de Boyabat l'une des capitales turques du riz.

« Notre ville est la dernière commune sur la route de la Soie, et a donc toujours été un emplacement stratégique pour le commerce », a commenté le maire.

La culture du riz ne sert pas seulement à embellir les plateaux de la région ; elle constitue également un des moteurs de l'économie de Boyabat. Au centre-ville on trouve une usine de traitement de riz qui décortique, abrase, polie et trie la céréale afin de la rendre propre à la consommation.

Chacun à leur façon, ces éléments contribuent à faire de Boyabat une des régions les plus charmantes de Turquie. Peuplée de 23 000 habitants, les vastes champs campagnards ainsi que les monuments historiques concourent à faire de cette commune un endroit où le temps semble s'être figé, contrastant avec les grandes villes de Turquie où le béton a remplacé tant la végétation que les traces du passé.

* Yasmine Mehdi



Şefik Çakıcı